

# Les structures complexes de l'imagination selon et au-delà de Husserl<sup>1</sup>

MARC RICHIR

## 1. IMAGINATION ET SPALTUNG DANS ET DEPUIS LE TEXTE N° 16 DE HUA XXIII<sup>2</sup>

### 1.1 *Ouverture*

Avant d'entrer dans le détail des analyses que nous allons étudier de près, citons ce passage, qui dresse le cadre des questions qui vont nous préoccuper :

... quand une situation triste me flotte (*mir vorschwebt*) dans la *phantasia*, la tristesse, ou bien relève de la *phantasia*, en l'occurrence quand je me « phantasme » moi-même dans (*hineinphantasiere in*) la connexion de *phantasia*, et en tant que [m'] attristant (je me tiens par exemple auprès du cercueil du représenté comme défunt dans la *phantasia* et je m'attriste), ou bien je ne m'y « phantasme » pas, moi et ma tristesse, et je « phantasme » [quelqu']un d'autre attristé, sa tristesse est alors « phantasmée », ou bien enfin je ne « phantasme » pas du tout de tristesse et j'« éprouve » effectivement de la tristesse sur la base de la représentation. Dans le dernier cas je peux dire : Posé que ce soit effectivement réel, ce serait triste. [...] (466)

Notons d'abord que, dans nos distinctions architectoniques<sup>3</sup>, la *phantasia* ici désignée par Husserl est plutôt l'*imagination* sans le support externe d'une image existant sur un support physique, dans la mesure où il y a chaque fois une intentionnalité visant un objet : la transposition architectonique de la *phan-*

1. Ce texte constitue le premier chapitre de l'Introduction de notre ouvrage : *Phantasia, imagination, affectivité, Phénoménologie et anthropologie phénoménologique*, à paraître, en 2004, aux éd. Jérôme Millon, dans la collection *Krisis*.

2. E. Husserl, *Phantasie, Bildbewusstsein, Erinnerung*, hrsg. von E. Marbach, Hua, Bd. XXIII, Martinus Nijhoff, La Haye, 1980, pp. 464 - 477. Ce texte, que nous citerons suivi de l'indication de page entre parenthèses, date du printemps 1912. Tr. fr., Jérôme Millon, Coll. *Krisis*, Grenoble, 2002.

3. Cf. notre ouvrage : *Phénoménologie en esquisses. Nouvelles fondations*, Jérôme Millon, Coll. *Krisis*, Grenoble, 2000.

*tasia* dans l'imagination a déjà eu lieu, autrement dit l'imagination est déjà instituée. Trois cas, c'est remarquable, peuvent se présenter. Ou bien je m'imagine comme faisant partie de la scène imaginée et je m'imagine ma tristesse, ou bien je ne m'y imagine pas, et j'imagine la tristesse d'un autre qui se trouve dans la scène imaginée, ou bien encore je n'imagine aucune tristesse, et je l'éprouve effectivement sur la base de ce que j'imagine. Dans les deux premiers cas, donc, la tristesse est imaginée, alors que dans le dernier, elle est effectivement éprouvée ou ressentie. Ce qu'il nous faut relever d'emblée ici, c'est la circulation possible de l'affectivité entre trois postures, qui est caractéristique de la structure de « fantasme » mise en évidence par la psychanalyse. Ou bien je passe entièrement dans l'imagination au point de m'imaginer un « affect » que je n'éprouve pas effectivement, ou bien je n'y passe pas entièrement et j'imagine qu'un autre que moi (metteur ou mis en scène) éprouve le même « affect », ou bien je n'y passe pas du tout, et, me trouvant pour ainsi dire face à la scène imaginée, j'éprouve effectivement l'« affect ». Peut-on dire que, dans le premier cas, je suis entièrement passé dans la « vie en imagination », dans le second, que je m'en tiens relativement à distance, et dans le troisième, que, pour m'en tenir tout à fait à distance, j'éprouve l'affect *comme si* la scène imaginée était réelle? Et peut-on dire que, dans les trois cas, le statut de la scène imaginée n'est pas le même, jusques et y compris quant à sa *Darstellbarkeit* intuitive, eu égard non pas tant au Moi phénoménologisant qui fait les analyses qu'au Moi pour qui il y a représentation de la scène imaginée? Pour analyser la situation, Husserl va réintroduire ce qui se passe avec la conscience d'image (ayant un support physique) dans son balancement avec ce qui se passe dans l'imagination.

## 1.2 La question de la Spaltung

Avant de reprendre le texte de Husserl, rappelons que, dans le cas de l'image, qui est prise avec son support physique, il y a *Perzeption*, qui n'est pas perception au sens normal (*Wahrnehmung*), dans la mesure où cette *Perzeption* (que nous traduirons par perception, n'indiquant *Wahrnehmung* entre parenthèses que dans les cas où la perception est celle d'un objet réel pour lui-même) est, en première approximation, tout à la fois celle du support physique et du *Bildobjekt* apparaissant en tant que figurant en *Darstellung* le *Bildsujet* (l'objet qui est « représenté » en image) - nous allons y revenir. Husserl écrit tout d'abord :

Je peux aussi bien me « phantasmer » dans l'image. Mais cela veut seulement dire que j'étends l'espace d'image sur moi et mon espace environnant, et que je me prends moi-même avec, dans l'image, en mettant hors circuit les choses effectives que je vois, ce par quoi je mets hors circuit mon actualité ; je deviens alors moi-même Moi modifié, dépourvu de position. Alors ma participation est celle d'un spectateur en image (elle appartient au *Bildobjekt*),

non pas celle d'un Moi sympathisant devant l'image. (467)

Et Husserl ajoute en note :

Du fait que l'apparition sensible présuppose *eo ipso* un point de vue du Moi, je suis toujours de quelque façon en tant que Moi-image *dans* l'image. (*Ibid.*)

Nous nous retrouvons donc dans l'équivalent du premier cas de figure évoqué en ouverture. Ce qui est précisé ici, c'est que le Moi passé entièrement dans l'image est un Moi modifié, sans actualité, c'est-à-dire sans position, non positionnel, qui n'effectue pas de position, serait-ce (troisième cas) par une prise d'attitude affective (un « affect ») effectivement éprouvée (ou accomplie) en sympathie avec ce qui est figuré en image. C'est donc un Moi-image « impliqué » *dans* l'image, et ce intentionnellement, un Moi qui n'est donc pas devant l'image en train d'éprouver en sympathie, mais un spectateur en image dont la participation à l'image relève du *Bildobjekt*. C'est ce dernier point capital qui est difficile à saisir : signifie-t-il que le rapport de ce spectateur en image à ce qu'il contemple se confond avec le rapport du *Bildobjekt* au *Bildsujet* ? Donc que le *Bild-Ich* entièrement passé dans le *Bildobjekt* ne fait plus que viser le *Bildsujet*, l'objet figuré en image et non pas la figuration ? Et que, nous allons y revenir, dans la mesure où le *Bildobjekt* n'est lui-même en réalité qu'un *factum*, ce Moi en image est lui-même *fictif* ? Si l'on comprend dès lors qu'il ne pose pas, cette absence de position est-elle à mettre en rapport avec la quasi-position de l'objet imaginé (le *Bildsujet*) dans l'imagination ? Ou bien la quasi-position relève-t-elle du Moi actuel qui (quasi-) pose l'objet imaginé à travers l'image, et dans ce cas n'y a-t-il pas une *Spaltung* du Moi, entre le Moi fictif et le Moi actuel, entre le Moi fictif qui ne pose pas et le Moi actuel qui quasi-pose ? Et que se passe-t-il si le Moi actuel est lui-même perdu (*selbstverloren*) dans l'imagination ? Y a-t-il alors encore quelque chose à « contempler », dans ce qui serait une « vie » entièrement passée dans l'image ? Si rien n'est posé, ni même quasi-posé, y a-t-il encore un « objet » imaginé (un *Bildsujet*) ? Et si oui, par qui ?

Ce sont ces questions que Husserl se pose immédiatement à propos de l'imagination :

Pareillement, je puis avoir en flottement un monde de la *phantasia*, et puisque celui-ci présuppose un centre d'appréhension en lequel je me pose toujours, j'aurai moi-même en général et peut-être nécessairement une place dans le monde de *phantasia*, en tant que Moi « phantasmé », voyant quasiment le monde de *phantasia* de son point de vue. Mais alors nous avons précisément deux Moi, celui du monde de *phantasia* et le Moi actuel duquel relève le reproduire (scil. l'imaginer) lui-même. Et pareillement la dualité des vécus du Moi, ceux qui, tantôt de façon indigente, tantôt de façon multiple et vivante, relèvent du Moi de *phantasia*, et ceux qui relèvent du Moi « phantasmant ». Exactement comme dans le cas

de la quasi-position perceptive de l'intuition perceptive (intuition d'image). (467-468)

Nous connaissons ce cas, du moins son début, par nos analyses dans notre *Phénoménologie en esquisses*<sup>4</sup> : le *Phantasie-Ich* va de pair avec un *Phantasie-Leib* comme *Nullpunkt* d'orientation dans le *Phantasie-Welt*. Comme l'indique Husserl, je m'y *pose* toujours, dans la mesure où je (le Moi actuel) vis dans la *phantasia*, ou plutôt dans son monde. Il y a là, certes, deux Moi, mais pas encore précisément en clivage ou en division (*Spaltung*) dans la mesure où c'est encore le Moi actuel qui donne vie, qui anime l'imagination (réellement effectuée dans des actes d'imagination) où il y a quasi-position de l'imaginé pour le *Phantasie-Ich* et le *Phantasie-Leib*, lesquels sont en rapport (intentionnel dans l'imagination) avec l'imaginé. Mais le problème que se pose ici *explicitement* Husserl (ce qu'il ne faisait qu'à peine dans les textes qui nous ont servi de base dans *Phénoménologie en esquisses*) est que le Moi de *phantasia* peut avoir pour lui-même des « vécus », auquel cas, il y a effectivement *Spaltung* entre ce Moi et le Moi actuel. La question vient naturellement à l'esprit dès lors que l'on tient compte du fait que l'imagination, *instituée* sur la *phantasia*, est, d'une certaine façon, mise en images, certes paradoxale (puisque l'image semble y être introuvable, n'ayant pas de support physique pour la maintenir, nous allons y revenir), et en images dont les vécus, pour reprendre les termes de Husserl, sont tantôt indigents, tantôt multiples et vivants, en tout cas fugaces dans la conscience intime de leur présent intentionnel aussitôt en écoulement.

Autrement dit, le problème de la *Spaltung* se pose dès lors que l'on envisage la possibilité qu'au moins une part des vécus du Moi « phantasmant » (imaginant) soit susceptible de passer dans ce qui relèverait des vécus du Moi « phantasmé » (imaginé), c'est-à-dire dès lors que le Moi imaginé peut pour sa part, pour ainsi dire, mener *sa propre vie*, débordant celle du Moi imaginant.

C'est cette question que nous retrouvons chez Husserl :

Comment se rapportent à présent les vécus de Moi (*mes* vécus de Moi) dans l'image, dans la *phantasia*, à mes vécus du Moi *devant* (vor) l'image, devant la *phantasia*, c'est-à-dire à mes vécus actuels qui relèvent de moi en tant que représentant en image, en tant que « phantasmant » ? Il y a ici des difficultés (463)

Nous nous retrouvons devant les cas de figure présentés en ouverture. Husserl répond en ces termes :

Certains cas doivent d'abord être distingués. Je me « phantasme » souvent dans le monde de *phantasia* de façon telle que je m'y « phantasme » comme un *autre*. Si je pense à mon enfance, je me vois comme enfant, quelque image enfantine de ma corporéité vivante (*Leiblichkeit*) y est en jeu, se pousse en avant et devient porteuse de mes vécus. Mais à vrai dire j'ai en même temps aussi avec cela une conscience de Moi directe, à laquelle appartient la

4. *Op. cit.*

corporéité vivante dans la forme directe et connue dans laquelle je me trouve aussi actuellement comme ayant un corps vivant (*Leib*) dans la réalité effective vivante. Séparons donc la représentation indirecte du corps vivant et l'*Einfühlung* de l'esprit qui en relève, laquelle est seulement mise en rapport avec la représentation de soi propre, directe.

(...)

Alors se pose la question de savoir par quoi se distinguent la conscience de *phantasia* du Moi, et pareillement la conscience d'image du Moi, et comment se distinguent les deux de la conscience du Moi actuelle qui pose. (468)

Tout d'abord, on en revient au second cas de figure de l'ouverture, et à propos de l'imagination de l'enfance. Mais le Moi actuel est toujours là comme celui qui imagine, avec son *Leib*, et même son *Phantasieleib*, ce qui pose aussi, éventuellement (nous y reviendrons longuement), le problème de l'intersubjectivité et de l'*Einfühlung* de l'autre imaginé, de la « quasi-*Einfühlung* », et ce n'est pas proprement le problème que Husserl envisage tout d'abord de traiter. Cela le ramène à formuler celui-ci de façon particulièrement claire. Il reprend :

La conscience de souvenir, le Moi *dans* le souvenir, est à la fois reproductif (scil. imagitatif) et posant, avec tous ses vécus. (*Ibid.*)

C'est-à-dire : même s'il entre une part d'imagination dans le souvenir (qui n'est pas rétention, rappelons-le), donc une part de non-position ou de quasi-position, le Moi qui se souvient pose le souvenu comme ayant été, et, comme le souvenu implique intentionnellement le Moi qui a perçu ou pensé ceci ou cela, il implique aussi, en plus du Moi qui imagine le souvenu, le Moi qui a posé ce qui fait l'objet du souvenir. Il n'y a pas ici de *Spaltung* à proprement parler, mais concours d'un Moi souvenu qui, dans le souvenir, est Moi de *phantasia* (avec son *Phantasieleib* infigurable), et du même Moi qui, toujours dans le souvenir, a posé l'objet du souvenir. Se souvenir a cependant lieu au présent, Husserl va y revenir, et suppose donc le Moi actuel qui réeffectue la position, mais la position du passé. En revanche :

Le Moi dans l'image (je vis tout à fait dans l'image...) est, si je ne prends pas l'image comme copie en image (*Abbildung*), mais comme imagination (*Einbildung*), Moi perceptif, mais sans position. (*Ibid.*)

Autrement dit : nous en sommes au premier cas de figure de l'ouverture, où je suis complètement passé dans l'image (sans prendre l'image comme copie d'autre chose, donc comme « support » intentionnel du rapport à l'objet imaginé), où donc l'image est prise comme formation d'image ou imagination (*Einbildung*). On en arrive alors au paradoxe que le Moi pris ou impliqué dans l'image (Moi fictif), y est *perçu* comme impliqué par elle, et perçu en elle et avec elle, mais en devient « percevant » sans position : la question qui se pose est celle de savoir si cette absence de position en lui le rend *aveugle* à l'ima-

giné ou si elle signifie une *quasi-position* de l'imaginé, quasi-position qui se recouvre avec la quasi-position du Moi actuel. Si elle ne s'en recouvre pas, nous aurions affaire à la *Spaltung* du Moi et de la conscience entre la position et la non-position.

On en revient donc à la même question :

Or si je suis effectivement vivant *dans* la *phantasia*, on ne peut rien dire d'autre que ce qui suit : de même que les apparitions de la chose de *phantasia*, sont des apparitions reproductivement modifiées, et sans position dans le cas de la *phantasia* sans position, de même les vécus de Moi et tout ce qui appartient au Moi comme Moi de *phantasia* sont aussi des vécus reproductifs et sans position.

Dans le souvenir il n'y a que la différence de la position. (468-469)

En d'autres termes, aux *apparitions* imaginaires de l'imagination (apparitions de telle ou telle chose imaginée) qui sont sans position et même non positionnelles (il n'y a de position de l'objet dont elles paraissent comme les apparitions qu'en tant que quasi-position au registre du présent intentionnel de l'imaginaire), correspond un Moi imaginaire dont les vécus sont imaginaires et eux-mêmes sans position, non positionnel. C'est dire que la difficulté est tenace puisqu'on ne peut s'empêcher de reposer la question : Y a-t-il vraiment vie et vécu dans le Moi imaginaire, le Moi corrélatif de la *Stiftung* de l'imagination, dès lors tout au moins qu'il risque d'être *gespaltet*, divisé par rapport au Moi actuel ? En un sens Husserl va se la poser en revenant à la conscience intime du temps, et en reprenant d'abord, ce qui témoigne de la difficulté, le cas de la perception (*Wahrnehmung*).

En celle-ci, écrit-il :

... nous avons la position de la conscience interne et la position qui relève de la perception (*Wahrnehmung*) comme vécu qui perçoit quelque chose. Et pareillement tous les vécus du Moi dans la conscience interne sont des posésités (*Gesetztheiten*) actuelles. Sauf que nous n'exerçons pas la réflexion et « devons accomplir » la position. (469)

Ce cas est clair : le vécu de perception est posé dans et par la conscience interne, et il nous reste à accomplir la réflexion, dès lors *a priori* potentielle (répondant à l'aperception transcendante immédiate), qui, dans la perception interne du vécu de perception, pose le vécu de perception *comme* vécu qui pose son objet. Mais c'est valable pour tous les vécus du Moi, même pour ceux qui ne posent pas : je puis les percevoir (les poser en tant que perçus) précisément comme vécus qui ne posent pas, ou dont la position, en suspens, reste à accomplir. Chose simple et aisée puisque, nous l'avons montré dans *Phénoménologie en esquisses*, le temps interne de la conscience a été conçu par Husserl comme

le temps continu *institué* de la perception. Et puisqu'il en va de même du temps *institué* (présent intentionnel) avec la *Stiftung* de l'imagination, Husserl peut écrire sans difficulté :

Dans le cas du rapport actuel à l'apparaissant d'image, le rapport relève précisément du Moi actuel (se posant lui-même), dans le cas du rapport actuel au monde de *phantasia*, la compassion (*Mitleid*) actuelle, etc. appartient au Moi actuel, il a [une] position interne, tout autant que le « phantasmer » comme vécu. La *phantasia* en tant que *phantasia* est du posé, mais elle n'est pas du posant. Le poser de la *phantasia* (scil. génitif objectif) appartient à la conscience interne : laquelle est au contraire perception (*Perzeption, Wahrnehmung*) interne. (*Ibid.*)

C'est le Moi actuel qui effectue ici, en effet, l'acte d'imagination. En cet acte est posé quelque chose (l'imagination) qui cependant ne pose pas et qui quasi-pose son objet. Nous sommes dans le troisième cas de figure de l'ouverture. Cependant, il reste le premier cas :

La chose est plus difficile pour le mettre en image du Moi (*Hineinbilden des Ich*) dans l'image, puisque le Moi est ici Moi perçu (*perzipiertes*). Mais on dira aussitôt : le vécu percevant non posant que nous nommons conscience d'image, est naturellement lui-même du posé dans la conscience interne, donc aussi le vécu dans lequel le Moi comme membre du monde d'image est perceptivement (*perzeptiv*) conscient de façon non posante, est de son côté [un] vécu posé. (*Ibid.*)

Le Moi passé dans l'image, le Moi imaginaire impliqué dans l'image est un Moi « perçu ». Il ne peut l'être que par le Moi actuel qui a la conscience d'image, donc auquel appartient le vécu qui perçoit l'image sans la poser (dans le monde réel). Or dans ce vécu, le Moi est « perceptivement » (*perzeptiv*) conscient comme appartenant au monde d'image, c'est-à-dire comme ne posant pas celui-ci. Il est donc conscient comme non-positionnel, comme ne posant pas, et c'est en ce sens qu'il est « passé » dans l'image. Ce n'est donc pas ce Moi qui est posé par la conscience interne, car il est simplement impliqué (intentionnellement) dans l'image en tant qu'il n'effectue pas la position de celle-ci, mais ce n'est que le vécu d'image. Ce qui appartient à la conscience interne, c'est le vécu dans lequel le Moi imaginaire qui ne pose pas fait partie intégrante de l'image. Mais est-ce pour autant que ce Moi imaginaire a lui-même des vécus (des quasi-vécus)? On peut dire en tout cas avec Husserl :

... le s'imaginer (*das Sich-einbilden*), se mettre par imagination dans (*sich Hineinbilden in*) le monde d'image est un vécu et du posé de la conscience interne. (470)

Il s'agit là, en effet, d'un acte réel (*reell*) de la conscience ou du Moi actuels. Du moins, nous allons le voir, idéalement. La conclusion qu'en tire Husserl est

la suivante :

Donc l'auto-perception (*Selbstperzipieren*) n'est pas, comme on pourrait le penser, par la position de la conscience interne, *eo ipso* un se poser soi-même comme réalité effective. (*ibid.*)

Texte tout à fait capital quant à l'aperception immédiate de la conscience, puisque, dans le cas où le Moi est passé dans l'image, il ne fait plus que s'auto-percevoir (*Selbstperzipieren*), sans passer dans une position de soi-même effective, mais comme soi imaginé, ou plutôt, en tant que corrélat impliqué intentionnellement par et dans l'image, comme *soi imaginaire* qui n'est pas effectivement réel dans la conscience interne, qui donc d'une certaine façon lui échappe. C'est tout à fait capital, puisque cela implique à son tour *un glissement possible de l'aperception transcendantale immédiate*, pour peu, pour ainsi dire, que l'image exerce un pouvoir de fascination qui fasse oublier l'acte entier de l'imagination par lequel le vécu d'imagination est posé ; pour peu, donc que le caractère foncièrement non positionnel (non susceptible de position) de la *phantasia* originale se transfère *intégralement*, à travers sa transposition architectonique en imagination, à *l'image en laquelle le Moi serait corrélativement passé intégralement* (premier cas de figure de l'ouverture).

Husserl en revient au troisième cas de figure en y réexaminant la situation de l'affectivité :

Qu'en est-il à présent du « je me réjouis », « je suis troublé », etc ? Moi, le Moi auto-perçu (*selbstwahrgenommene*), j'ai tous les vécus qui ont éprouvé leur position par la conscience interne. Je fais expérience, je perçois (*nehme wahr*) (j'ai le vécu de perception), je « phantasme » (j'ai le vécu de *phantasia*), je me réjouis sur le perçu : je me réjouis (moi comme Moi effectif) finalement au « phantasmé » : ce qui veut dire que j'ai la joie modifiée, que la modification de joie appartient à mon Moi actuel. Pareillement moi comme spectateur de la peinture, je sens de la compassion avec la détresse figurée en image : j'ai la compassion modifiée (« sans position »). Le sentiment modifié est du posé de la conscience interne et est comme tel vécu du Moi actuellement posé. [...] Le rapport du Moi à un objectal à travers un vécu intentionnel n'est pas à confondre avec le rapport du vécu intentionnel lui-même à son objectal. (*Ibid.*)

La modification du vécu (de joie, de douleur, etc.) l'est donc ici *par son objet*, en tant que celui-ci, par exemple imaginé, implique une modification (sur le mode de la quasi-position) du rapport intentionnel qu'a le vécu avec lui (l'imagination n'est pas une perception). Mais dans ce troisième cas de figure, c'est encore le Moi actuel, celui de la conscience interne, qui effectue l'acte de la conscience d'image ou d'imagination : en ce sens c'est bien lui qui ressent les « affects » même si ceux-ci sont modifiés par le fait qu'ils se rapportent à des objets imaginaires ou imaginés. Comme l'indique Husserl dans la suite



immédiate, la position de l'acte (de percevoir effectivement l'image, d'imaginer) dans la conscience interne ne fait pas de l'« affect » qui accompagne l'objet (mis en image, imaginé) un affect qui pose (son objet). Pour être posée dans et par la conscience interne, la joie, par exemple, n'en devient pas *eo ipso* joie qui pose. Ce n'est donc pas l'« affect » qui « produit » ou « crée » son objet, il est *dépendant*, dans sa positionnalité ou sa non positionnalité, de la positionnalité ou de la non positionnalité *de son objet* (qui va ici jusqu'à la quasi-positionnalité de l'objet imaginé). C'est là aussi, nous le verrons, un élément très important de l'analyse, et en particulier de celle qui en découlera de la *Spaltung*.

Mais cela fait revenir en zigzag au premier cas de figure de l'ouverture, toujours en ce qui concerne l'affectivité :

Si une joie (ou tristesse) se dirige sur un simple *Bildobjekt*, elle est une joie qui ne pose pas. Mais comment, si en cela je me place pour ainsi dire moi-même dans l'image (*mich hineinstelle in*), si je m'y imagine (*mich hinein einbilde*) ? Qu'est-ce qui différencie la joie (ou tristesse) qui ne pose pas dans l'un et l'autre cas (vis-à-vis de l'image - dans l'image) ? Des deux côtés la joie qui ne pose pas est perçue (*perzipiert*) de façon interne, tout comme les perceptions d'image sont perçues (*perzipiert*) de façon interne (impressivement). Du Moi effectif relèvent donc la joie qui ne pose pas et pareillement, continuellement, la teneur du vécu d'image qui ne pose pas. Mais dans un cas la joie qui ne pose pas édifie elle-même de concert la conscience d'image et appartient à son fonds (*Bestand*), dans l'autre cas non. Dans le premier cas se figure (*darstellen*) dans la joie qui ne pose pas une joie de la même manière qu'un malade se figure dans l'apparition qui ne pose pas du malade. Dans l'autre cas j'ai une joie modifiée, mais en elle rien ne se figure. (471)

A quoi Husserl ajoute aussitôt : « la question se pose de savoir ce que cela peut vouloir dire » (*ibid*).

Nous sommes en effet au cœur du problème qui nous préoccupe, l'occurrence explicite du *Bildobjekt* en est le témoin, et Husserl poursuivra en reprenant une analyse détaillée, qui manquait jusqu'ici, de la conscience d'image, et de la distinction entre *Bildobjekt* et *Bildsujet*. Notons d'abord ici que le « passer dans l'image » est, tout au moins dans un premier temps, en passer par (ou passer dans ?) le *Bildobjekt*, lui-même objet, on le sait, de la *Perzeption* sur la base de son support physique. Avant d'en venir à l'analyse détaillée dont nous parlions, faisons le point.

Deux cas se présentent : encore une fois le troisième cas de figure (vis-à-vis de l'image), et le premier (dans l'image). Dans ces deux cas, de toute manière, la joie modifiée (l'« affect » modifié) et la perception d'image sont susceptibles de perception interne (*innerliche Perzeption* parce qu'il s'agit partout de modifications en non positions), et par là, relèvent du Moi effectif. Mais dans

le premier cas de figure, la joie modifiée joue de concert dans la conscience d'image (« appartient à son fonds » en contribuant à son « édification »), en sorte qu'elle y est figurée comme une joie, *faisant partie de l'image*, et d'où, en fait, le Moi est intérieurement absent, ne *pouvant*, tout au plus, que « percevoir » précisément dans sa figuration (sans nécessairement « sympathiser » avec elle). Alors que dans le troisième cas de figure, j'éprouve de la joie, mais cette joie *n'est pas figurée dans l'image*, n'ayant son siège que dans *le vécu* du Moi actuel, et certes en tant que joie modifiée. Autrement dit et plus simplement : dans le premier cas, je ne « ressens » (actuellement) de la joie que dans l'imaginaire, c'est-à-dire en tant que je m'y « perçois » dans l'appartenance de mon Moi-image au monde d'image (en tant que je m'y mets, et y participe), alors que dans le second cas, où rien (de particulier) n'est figuré de *ma* joie dans l'image, je « ressens » (actuellement) de la joie *face* à l'image, sans y être passé avec mon affectivité.

Situation paradoxale, on le voit, mais qui n'est pas loin de communiquer avec l'analyse possible de la *Spaltung*, pour peu que nous arrivions à penser tout ensemble le premier et le troisième cas de figure, et ce, puisque cela reviendrait à diviser les affects d'une part en ceux qui sont figurés dans l'image, et qui ne sont « perçus » (*perzipiert*) comme non positionnels qu'en tant que, figurés dans l'image, il en relèvent quasi-entièrement, font donc partie de l'imaginaire affectif qui seul est vécu, et d'autre part ceux qui ne le sont pas parce que, quoique sur le même mode modifié, ils sont directement éprouvés par le Moi actuel *face* à l'image sans être représentés *dans* l'image. Figurer ou représenter l'affectivité dans l'image ne peut, semble-t-il, signifier que l'« imaginer » *dans* l'image, par une sorte étrange d'*Einfühlung* sans autrui, de quasi *Einfühlung* (en termes psychologiques : projection) qui, si elle s'exerce, rend paradoxalement le Moi actuel relativement insensible à soi (le Moi actuel ne vit pas proprement les vécus imaginaires), et qui, si elle ne s'exerce pas, rend le Moi actuel à lui-même dans une affectivité qu'il ressent mais qui ne se figure pas (en *Darstellung*) dans l'image. Étrange balancement où se joue chaque fois en effet, au moins potentiellement, quelque chose de la *Spaltung*.

Reprenons donc, avec Husserl, toute la question.

### 1.3 Analyse fine de la *Spaltung*

Husserl a dû penser ce que nous venons de risquer puisqu'il enchaîne :

Il est à présent décisif de savoir comment interpréter la *conscience d'image*. Nous ne devons pas dire : à l'essence de la conscience d'image appartient la « figuration » (*Darstellung*), la conscience d'image n'est pas simplement conscience perceptive et en tout cas une conscience perceptive qui est par surcroît entrelacée (*verwoben*) avec une conscience reproductive (à savoir une conscience de *phantasia*). Ce n'est pas correct. (471)

Qu'est-ce à dire? Husserl poursuit :

La conscience d'image, elle a sans doute cela en commun avec la conscience percevante, a des « contenus de sensation » (*Empfindungsinhalte*) impliqués en elle, que l'on peut y trouver et prélever. Mais si nous prêtons une attention précise aux apparitions d'image en lesquelles ces arbres, ces hommes etc. apparaissent comme en arbres en image, hommes en image, nous trouvons, comme en la *phantasia* reproductive, que les apparitions ne sont pas en quelque sorte des apparitions simplement percevantes, mais sont imaginantes, c'est-à-dire que dans l'apparition le contenu de sensation figure quelque chose, et que *l'apparition elle-même figure de l'apparition*, que *l'appréhension n'est pas simplement appréhension, mais figuration d'appréhension*. (471-472)

C'est tout le rapport (intentionnel) entre l'apparition (et l'appréhension) du *Bildobjekt* et la figuration (l'appréhension) du *Bildsujet* qui est ici en question. Remarquons cette chose étrange que ce sont les apparitions (et non le Moi) qui, à suivre Husserl, sont « percevantes », ou plutôt « imaginantes », dans une intentionnalité qui leur serait propre en tant qu'elles figureraient, tout comme leurs appréhensions, de l'apparition qui n'apparaît pas, et de l'appréhension. Est-ce à dire que le Moi actuel, porteur de l'intentionnalité, s'y est effacé, et ce, précisément parce que, mis hors circuit dans le *Bildobjekt*, il ne laisserait plus place qu'au Moi fictif (Moi-image) appartenant lui-même au *Bildobjekt*? Ne faudrait-il pas dès lors parler d'*intentionnalités imaginatives* sans sujet actuel? Mais l'apparition d'image peut-elle être leur seul support? N'oublions pas que l'apparition d'image implique intentionnellement le Moi-image qui n'est, pas positionnel, et qu'à ce titre ce dernier en fait partie. Nous sommes tout près de la *Spaltung* dans la conscience d'image, mais nous n'y sommes pas encore véritablement. Husserl ajoute en effet aussitôt :

D'autre part, il n'en va pas ainsi que nous trouvons ici effectivement du double, une appréhension figurante et une appréhension figurée. Mais nous avons une appréhension seulement modifiée, une apparition modifiée, ou mieux une modification d'apparition dont l'essence est de figurer (« représenter ») de l'apparition. Mais ne pouvons-nous pas prendre la sensation comme sensation et en outre l'appréhension comme appréhension qui ne figure pas : accomplir un changement de la conscience qui *accomplit* donc l'appréhension comme appréhension perceptive? (472)

Autrement dit : même si le *Bildobjekt* a quelque chose de fictif (eu égard à la perception du réel), même si, donc, son appréhension et son apparition sont originellement modifiées, et si c'est par cette modification qu'elles peuvent figurer l'appréhension et la figuration du *Bildsujet* (qui n'apparaît pas mais est seulement figuré), ne peut-on envisager une altération de la conscience qui appréhende perceptivement (*perzeptiv*) le *Bildobjekt* en tant que tel? Si c'est

le cas, ajoute Husserl,

N'avons-nous donc pas à reprendre ce qui vient d'être dit et à distinguer ici 1) l'appréhension perceptive avec la teneur de sensation perceptive, 2) l'appréhension imaginative avec la teneur de sensation imaginative? Ne devons-nous pas dire en outre : l'appréhension perceptive a le caractère d'une appréhension fictionnante (*fingierend*) si, en la mettant en jeu (*ansetzend*), nous l'amenons dans la connexion de la perception (*Perzeption*) actuelle, non modifiée. Il apparaît en elle perceptivement un « *Bildobjekt* » qui, dans le cas de la mise en jeu, apparaît caractérisé comme nul (*nichtig*) par la connexion de croyance perceptive? (*Ibid.*)

Ce passage est d'importance capitale puisqu'il indique que, s'il y a toujours appréhension perceptive dans la conscience d'image, elle ne l'est, à strictement parler, que des teneurs de sensation correspondant, par modification, au moment ou au support physique de l'image. Dès lors en effet qu'elle porte sur le *Bildobjekt* et qu'elle est mise en jeu en concurrence avec la connexion du monde réel, elle est « fictionnante », elle est celle d'un *fictum*, d'un néant à travers lequel sera visé le *Bildsujet* dans le rapport intentionnel d'imagination. La question se pose donc de savoir si une conscience (et un vécu) de cette appréhension perceptive fictionnante peut se détacher au même titre que tout autre conscience (ou vécu), si elle n'est pas elle-même fictive dans le cours temporel de la conscience, c'est-à-dire non posée pour elle-même en celui-ci. C'est là-dessus que Husserl s'interroge aussitôt :

Mais alors la question est de savoir si cette appréhension est un vécu effectif ou possible, si elle est un vécu effectif, mais non pas « accompli » au sens prégnant. (*ibid.*)

Et Husserl ajoute en note : « manifestement le dernier cas » (*ibid.*). Ou encore, dans la suite immédiate du texte :

Nous ne sommes pas tournés vers le *Bildobjekt*, mais il apparaît. L'autre possibilité serait : il n'apparaît pas, mais la conscience d'image est ainsi articulée que je puis changer l'imagination en une apparence perceptive (*Schein-Perzeption*). Ce sont des questions lourdes des conséquences. (472-473)

Le statut phénoménologique du vécu fictionnant de la perception du *Bildobjekt* est donc très étrange : s'il est vraiment vécu, il n'est pas accompli, *il échappe donc strictement à la conscience interne en laquelle il n'est posé que pour s'y évanouir*, avec le *Bildobjekt* qui se mue en néant dès lors qu'il est mis en jeu. Ou encore, il n'apparaît que si nous ne sommes pas tournés vers lui (dans notre conscience actuelle), donc il n'apparaît que s'il *n'est pas accompli* (par cette même conscience) dans ce qui serait *position du néant* : il n'est pas comme tel susceptible de thématization, toute thématization, fût-elle amorcée comme *Ansetzen*, le fait retourner en son non accomplissement (en position du néant) où il apparaît bien, mais comme *absolument non positionnel*. Les choses vont

si loin (et c'est tout à fait capital) que, même dans le cas de l'imagination pure (sans le support physique du *Bildobjekt*) où il n'y a pas, rappelons-le, d'image ou de *Bildobjekt*, où donc celui-ci n'apparaît pas, il se fait, comme le dit Husserl, que je puis toujours transformer l'imagination en apparence perceptive (et apparence de sa *Perzeption*), *apparence évidemment fictive* qui constitue en réalité « l'image » de l'imagination, vers laquelle je puis évidemment me tourner, mais pour mesurer par exemple en quoi elle est plus ou moins claire, plus ou moins fidèle au sens intentionnel de l'objet imaginé (le *Bildsujet*). Cela explique que, dans les deux cas (*Bildobjekt* avec support physique et *Bildobjekt* purement fictif ou fictionnant), la non-positionnalité, qui est sa modification propre, puisse médiatiser la quasi-positionnalité de *Bildsujet* : la non positionnalité, qui est celle du *Bildobjekt* (avec support, sans support) est l'« élément » dans lequel baigne la positionnalité du *Bildsujet*, dès lors muée en quasi-positionnalité intentionnelle de l'objet imaginé. En termes familiers, si je me représente quelque chose en image « interne » (dite « mentale »), je perçois (quasi-perçois) l'objet lui-même et pas l'image. Ce sera lourd de conséquences, en effet, quand nous reprendrons le premier cas de figure de l'ouverture, à savoir le passage du Moi dans l'image, sa *Selbstvelorenheit* dont il faudra voir si elle l'est dans le *Bildobjekt*, dans le *Bildsujet*, ou dans les deux. Nous sommes tentés par la première possibilité qui correspond à la non positionnalité absolue et à l'évanescence du vécu : celle-ci serait bien une amorce de l'une des figures possibles de la *Spaltung*, de celle en général, des névroses et de ce que Freud pensait comme les « pensées inconscientes ». Amorce, car il faudrait encore le passage, qui reste à analyser, de la non positionnalité à l'inconscient. Et ce passage aurait pour corrélat remarquable que l'intentionnalité de l'imagination serait dès lors vide d'objets imaginés, et donc qu'il n'y aurait plus d'objets imaginés susceptibles d'être intuitionnés, le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive » s'étant complètement autonomisés. Nous aurions dès lors affaire à des intentionnalités imaginatives pures ou vides, ne visant pour ainsi dire que des significations ou des *significativités codées* par ailleurs (*Bedeutsamkeiten*), dans un état de non positionnalité, d'inaccomplissement par la conscience, c'est-à-dire cette fois d'*inconscience*, puisque plus rien ne serait posé par elle. Ce serait le cas du « fantasme », pour parler la langue de la psychanalyse : il y serait lui-même inconscient, il n'y aurait plus en lui que des « pensées inconscientes », véritable « état second » ou « somnambulique » de la conscience, vivant entièrement dans la *fiction* eu égard à la positionnalité de la conscience, même interne, donc pour ainsi dire en court-circuit de l'aperception transcendante immédiate du Moi.

Avant d'en venir à un examen plus approfondi de ces hypothèses, lisons encore le texte (Hua XXIII, 474-476) où Husserl fait le point :

- 1) Nous devons séparer appréhension de *Bildobjekt* et conscience d'une apparence perceptive (d'un néant). La première ne pose pas, la seconde pose.
- 2) Avec l'appréhension de *Bildobjekt*, nous avons d'un coup la

*figuration* (Darstellung), c'est-à-dire que le figuré dans le *Bildobjekt* apparaissant peut être figuré selon l'ensemble de sa teneur d'apparition ou seulement selon une partie. Par là se figure aussi dans l'apparition *Bildobjekt* l'apparition *Bildsujet*, et à nouveau « complètement » ou « incomplètement » (selon toutes ou pas toutes les composantes).

3) La figuration est souvent une *phantasia reproductiva* liée à l'apparition perceptive qui ne pose pas (du *Bildobjekt*) ou à une représentation vide correspondant à celle-ci. A une figuration peut aussi (doit ?) être rattachée une représentation vide, et nous avons alors une symbolisation, une représentation analogisante par signe, quand la relation a lieu par similitude.(...)

La *figuration* qui est liée là à une apparition perceptive qui ne pose pas, et la conscience symbolique et en particulier signitive qui ou bien est enchevêtrée avec la figuration, ou bien, sans figuration, est liée à une apparition perceptive (qui pose ou ne pose pas), se transfère dans le domaine reproductif : nous avons alors copie en image et symbolisation dans la *phantasia*. (474-475)

Soulignons à notre tour plusieurs points avant de poursuivre. Tout d'abord, le *Bildobjekt* comme apparition (paradoxe) figure le *Bildsujet* « comme apparition », c'est-à-dire comme « apparence perceptive », de façon plus ou moins complète. Rappelons que le premier reste non positionnel et qu'il s'efface (dans la nullité ou le néant) devant la quasi-position par la conscience intentionnelle du *Bildsujet* qui n'apparaît pas comme tel. Pour peu que le premier ait un support physique ou apparaisse dans l'imagination comme « apparence perceptive », la comparaison avec le second, lui aussi en « apparence perceptive », est possible, selon ce que l'on appelle la vraisemblance de la figuration, et sans exclure tous les cas indécidables où le *Bildsujet* est plus ou moins visé à vide (d'intuition ou d'image) ; dans la transposition de la *phantasia* en imagination, celle-ci, pour être parfois pourvue d'intentionnalité qui fixe distinctement son objet, quant à son sens intentionnel, n'en a pas pour autant des apparitions plus claires (elles sont simplement plus ou moins distinctes dans l'apparition évanescence/surgissante, sans position, neutre, du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive »). Ce genre d'analyse n'a d'ailleurs, sur des cas particuliers, que fort peu d'intérêt, sinon pour attester cette différence. Ensuite, et plus remarquable pour notre propos, est le cas où la figuration en apparition de *Bildobjekt* est vide par rapport à l'objet imaginé, est ce que Husserl nomme une « représentation vide » - vide parce que rien, précisément, de l'apparition ne paraît se rapporter à l'objet visé. Ce que nous apprenons ainsi, et cela vaut jusque dans l'imagination, c'est que la figuration peut aller, pour ainsi dire, jusqu'à ne figurer que des pures pensées vides de remplissement intuitif. C'est le cas, examiné en exemple par Husserl (en Hua XXIII, 473) de la figuration de la théologie (une forme sublime de femme) par Raphaël. Mais c'est aussi le cas de ce qu'il désigne par la conscience « symbolique » - par exemple celle qui

symbolise le sexe féminin par un triangle (il s'agit alors d'une figuration par analogie) ou, plus radicalement, celle qui symbolise *le* triangle idéal par son schème dans un triangle dessiné, où il y a un hiatus irréductible entre l'objet idéal (*a priori*) et son « illustration » intuitive, ou encore plus radicalement, celle qui symbolise telle ou telle signification (*Bedeutung*) par des signes en eux-mêmes arbitraires. C'est dire que la conscience symbolique peut se lier à une figuration en image dans un *Bildobjekt* (non positionnelle), aussi bien qu'à une apparition effectivement perçue dans le réel (qui est donc positionnelle). C'est à retenir en pierre d'attente pour le cas où le Moi non seulement se figure quelque chose en imagination (ce peut être un fantasme au sens psychanalytique), mais où aussi il s'y figure, s'y imagine en train de « vivre » quelque chose (autre possibilité du fantasme en psychanalyse), où donc il est entièrement passé dans la figuration en fiction, dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive ».

Poursuivons :

Or *La figuration comme telle a des choses en commun avec la reproduction* (scil. l'imagination).

4) Il est à remarquer que la conscience d'image peut aussi être posante ou non posante. Le sujet est posé. Mais il n'est donné comme étant que par passage dans une connexion d'expérience. Cela montre bien qu'à toute figuration appartient essentiellement la possibilité d'un passage dans l'intuition donatrice(...) C'est donc une question capitale que de savoir ce qui se trouve (*steckt*) essentiellement comme « intention » dans la conscience d'image, en relation au remplissement possible. (475)

Le sujet (le *Bildsujet*) est donc posé, ou plutôt quasi-posé dans l'intentionnalité de la conscience d'image qui, nous le savons, est aussi l'intentionnalité de l'acte d'imagination. L'objet imaginé (le *Bildsujet*) est quasi-posé, mais il peut aussi exister dans le monde réel et l'intention peut ainsi, dans ce cas, trouver son remplissement - cela est dû, selon nous, à la complicité de structure entre les actes de perception et les actes d'imagination. A cela nous ajouterons que l'intention ne peut être *mise en jeu* (qu'elle fonctionne déjà ou pas) que dans un acte de la conscience (acte d'imagination) qui relève du Moi actuel, ou d'un Moi possédant les habitus nécessaires à sa réactivation. L'intentionnalité vise donc - fût-ce à vide - l'objet imaginé avec son sens d'être (objet quasi-posé comme imaginé), à travers le *Bildobjekt* qui clignote, phénoménologiquement, entre l'apparaître et le disparaître pour lui-même, comme sa figuration - et ce, même si la figuration est fixée par une image ayant un support physique (exemple la « théologie » de Raphaël). En l'occurrence s'effectue en effet la transposition architectonique de la *phantasia* (par essence non positionnelle) en image (« apparence perceptive ») de l'imagination qui ne se fixe par la figuration que pour disparaître devant la présentification, dans le présent intentionnel, du *Bildsujet*, fût-ce sans intuition possible dans l'imagination, si bien que l'apparition fixée de la *phantasia* dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence

*perceptive* » n'en constitue pas la présentification de la *phantasia* elle-même, mais la présentification du *Bildsujet* à travers le *Bildobjekt* ou « l'apparence perceptive » qui n'est la figuration que de celui-ci. On peut dire de la sorte que la non positionnalité de la *phantasia* se transfère tout entière dans la non positionnalité du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive », la *Stiftung* corrélative de cette transposition étant du même coup la *Stiftung* de l'intentionnalité (au sens husserlien classique), et du présent intentionnel de l'imagination.

Le point 5 montre que c'est bien l'imagination qui est en jeu tout à la fois dans la conscience d'image et dans ce que Husserl nomme ici la *Phantasia* :

5) Je disais que la figuration a une communauté d'essence avec la reproduction (scil. l'imagination) : à savoir précisément que nous avons, dans chaque composante de la figuration (de la figuration propre), une relation à [un terme] « correspondant ».

Nous frappe aussi que nous retrouvons même exactement les différences entre figuration propre et impropre dans la *phantasia* en tant que reproduction propre et impropre (par ex. souvenir : nous distinguons ce qui dans l'« image-souvenir » est souvenir propre et ce qui n'est que bouche-trou).

*Nous devons donc généraliser le concept de phantasia* (disons de présentification). Il y a deux formes fondamentales de présentification :

1) La forme *reproductive* (scil. imaginative)

2) La forme *perceptive*, c'est-à-dire la présentification en image, en figuration en image. De ce qu'à tout vécu correspondent à leur tour des modifications reproductives, la présentification perceptive entre aussi dans la présentification reproductive, [et] il en résulte une présentification mettant en image dans la présentification de *phantasia* (ou dans le souvenir).

On doit distinguer ces modifications de celles qui changent de la position en non position (croisement des deux sortes de différence). En outre on ne doit pas confondre des perceptions (*Perzeptionen*) qui ne posent pas avec des vécus qui figurent en image : donc avec des présentifications. (475-476)

Autrement dit : tout comme nous avons des figurations en image plus ou moins complètes, nous avons des imaginations plus ou moins vives, claires et distinctes. Les deux formes de présentification (d'objet, ou de *Bildsujet*) ne se distinguent donc que parce que, dans un cas, l'image, le *Bildobjekt* est fixé sur un support physique qui le rend perceptif (*perzeptiv*), alors que, dans le second, le *Bildobjekt* ne l'est pas, n'est qu'« apparence perceptive », et est donc évanescent, aussitôt, par rapport au présent intentionnel où est visé le *Bildsujet*, en rétentions et en rétentions de rétentions ; il est *seulement* figurant fictif ou nul, mais cette fois, Husserl ne le pense pas, et il faut y insister, eu égard au *Bildsujet* qui est quasi-posé. Dans ce dernier cas, par conséquent, le *Bildob-*



*jekt* est *fantomatique* (en un autre sens que celui, technique, de *Phantom*, chez Husserl), insaisissable, et même « invisible » dans la quasi-position imaginative de l'objet. C'est l'objet visé (le *Bildsujet*) qui dans l'acte *complet*, apparaît plus ou moins clairement, pas le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », et c'est par un abus de langage qui est une faute phénoménologique que l'on confond l'objet imaginé avec une « image mentale ». Le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », nous l'avons vu, n'est pas dans l'acte d'imaginer proprement (effectivement) appréhendé, sinon, énigmatiquement, dans un vécu qui *ne s'accomplit pas*, qui donc, en un sens, ne s'effectue pas de lui-même (s'il s'effectuait, il poserait un néant, un non-existant, un *fictum* qui ferait perdre du même coup le *Bildobjekt* comme « apparition ») - c'est son essence radicalement non positionnelle. Il n'existe comme apparition que s'il n'existe pas, s'évanouissant dans le fictif, et il n'existe comme fiction néanmoins opérante dans l'acte que s'il n'existe pas comme apparition, n'est qu'« apparence perceptive ». C'est à sa manière ce que dit Husserl quand il distingue les perceptions qui ne posent pas (celles de tel ou tel *Bildobjekt*) et les présentifications qui, au contraire, par leur figuration en image posent (quasi-posent) l'objet intentionnel (le *Bildsujet*) présentifié avec son sens par l'intentionnalité d'imagination. Enfin, il ne faut pas confondre la non positionnalité *originnaire* du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » avec la modification reproductive qui quasi-pose l'objet imaginé (en celui-ci, le sens d'être « objet imaginé » est bien posé, ce pourquoi Husserl utilise l'expression « quasi-poser »). L'objet imaginé n'est pas *eo ipso* ou irréductiblement fictif, il peut exister quelque part dans le monde perceptif ou dans le souvenir, bien qu'il soit toujours absent en chair et en os dans son imagination présente : il est toujours, même dans l'imagination pure, réellement (*reell*) imaginé, c'est-à-dire intentionnellement là dans l'acte d'imagination qui le vise.

Nous en sommes à présent presque au terme de nos analyses du texte n° 16 de *Hua XXIII*, et, à l'exception des importantes clarifications concernant le statut phénoménologique du *Bildobjekt*, nous ne paraissions pas avoir beaucoup avancé quant à l'explicitation de la *Spaltung* qui joue pourtant, ici, constamment en arrière-fond, au moins comme amorce. La question resurgit cependant de manière remarquable dans le dernier fragment du texte n° 16, intitulé « figuration de sentiments comme *Stimmungen* dans l'image (non pas en tant que sentiments personnels) » où Husserl revient sur ce qu'il a déjà abordé. C'est *par l'affectivité*, donc, que nous allons retrouver quelque chose de la *Spaltung*. Lisons donc ce texte de près :

Un paysage éveille une *Stimmung*. Un paysage en image figure le paysage dans une *Stimmung* : je n'ai pas besoin dans le regard d'en venir effectivement dans la *Stimmung*. De telles *Stimmungen*, de tels sentiments etc. figurés ne présupposent pas une co-figuration du spectateur, bien que d'une manière propre il entre en action. Plus précisément, il est sûr que je ne relève pas, avec *cette Stimmung*, de l'image [en « étant »] en elle (*gehöre ich...nicht ins Bild*

*hinein*). Dois-je dire, moi, non pas en tant qu'homme empirique, mais « purement en tant que corrélat de la *Stimmung* » ? (476)

Ici, Husserl s'est montré hésitant : il avait d'abord écrit, comme l'indique l'apparat critique (698), au lieu du membre de phrase commençant par « bien que » :

C'est-à-dire que dans de tels cas, je ne relève pas, en tant que Moi corporel vivant (*leiblich*) ou même en tant que Moi perceptivement figuré, avec cette *Stimmung*, de l'image, [en « étant »] en elle. Peut-être pas Moi, cette personne empirique déterminée, la fin du texte étant la même.

Cela éclaire l'explication qu'on peut en donner. Tout d'abord, ce qui est capital, aucune co-figuration du spectateur (comme *Phantasie-Ich* et *Phantasie-leib*) n'est ici présumée par la *Stimmung* éveillée dans le paysage. Il n'y a donc pas, quant à cette *Stimmung*, de « point de vue » impliqué du spectateur, et impliqué par la figuration intuitive du *Bildsujet* visé dans le paysage figuré en image. Donc pas de « situation », dans la *phantasia*, d'un « ici absolu », fût-il en *phantasia*. C'est ce que dit plus clairement le texte primitif de Husserl : je n'y suis pas impliqué *leiblich* (par mon *Phantasieleib* par rapport auquel il y a orientation du paysage figuré en image), ni non plus, ce qui est une adjonction très importante, en tant que « Moi perceptivement figuré », c'est-à-dire figuré dans le *Bildobjekt* lui-même, comme Moi fictif qui serait censé lui correspondre comme point de vue du *Bildobjekt* sur le paysage figuré. C'est pourquoi Husserl précise tout aussitôt : « pas Moi, cette personne empiriquement déterminée », ou dans la version corrigée, par « non pas Moi en tant qu'homme empirique », mais « purement en tant que corrélat de la *Stimmung* ». C'est à ce dernier titre, énigmatique, que, sans être co-figuré, le spectateur entrerait, à sa propre façon, « en action », non pas pour *se* sentir en *sa Stimmung*, mais pour se sentir en tant que *corrélat* (subjectif) de la *Stimmung*, donc par cette médiation. Il n'y a donc pas d'autre manière de comprendre, et c'est essentiel, que de penser que si j'y suis seulement en tant que « corrélat » de la *Stimmung*, et il le faut bien puisque celle-ci n'est pas en soi dans le paysage figuré, j'y suis quant à la *Stimmung* entièrement *illocalisé*. Il ne peut donc plus s'agir du Moi ancré dans ou habitant le *Leib* et le *Phantasieleib* puisqu'il n'y a plus d'orientation d'ici, et donc de là-bas, ni même de figuration en *Bildobjekt eu égard* à la *Stimmung* et au sentiment ; disons provisoirement, pour simplifier (puisque Husserl les considère quasiment comme synonymes), qu'il n'y a *pas de figuration en image eu égard* à l'« affect ».

Et cependant, poursuit aussitôt Husserl :

La *Stimmung* est un acte quasi-posant, qui accorde au paysage la *Stimmung* ontique. Le paysage *avec* ce caractère ontique est paysage figuré. Dans mon être quasi-tenu par la *Stimmung* (quasi-*Gestimmt-sein*), je suis conscient de la *Stimmung* du paysage (comme d'une quasi-*Stimmung*) et cela me figure la *Stimmung* de

paysage. (*Ibid.*)

En d'autres termes : comme la *Stimmung* n'appartient pas « objectivement » au paysage, fût-il figuré, mais qu'il apparaît avec ou dans cette *Stimmung*, ou bien encore, comme la *Stimmung* du paysage n'est pas, comme telle, figurée ou figurable, il faut bien qu'elle soit, pour ainsi dire, l'objet d'une quasi-position, c'est-à-dire d'une position « comme si », par l'imagination. Ne pouvant cependant se figurer comme telle dans le paysage (n'en constituant qu'un « caractère »), à savoir aussi ni dans le *Bildobjekt* ni dans le *Bildsujet* (où elle n'est qu'un « caractère ontique »), elle en constitue en quelque sorte l'élément *non figuratif*, illocalisé, qui relève autant, par là, du *Bildobjekt* que du *Bildsujet* même s'il n'est quasi-posé que dans ce dernier. Elle est donc un élément de la *phantasia*, élément non positionnel, qui se transfère, à travers la transposition architectonique dans l'imagination dans sa non positionnalité, au sein de la non positionnalité du *Bildobjekt* et de la quasi-positionnalité du *Bildsujet*. C'est la seule manière, selon nous, de comprendre que je n'y sois que *quasi-tenu* (alors que je suis bien tenu comme *Phantasieleib* par la quasi-position du *Bildsujet* figuré). Et je prends dès lors conscience de la *Stimmung* comme d'une quasi-*Stimmung* qui, illocalisée dans le paysage figuré, y est un élément flottant, et même « fantôme », non posé comme tel en objet, et qui, si elle devait être posée apparaîtrait aussitôt fictivement comme une projection de mon Moi. C'est dire que dans sa représentation « objective », la *Stimmung* a pour corrélat, non pas le *Phantasieleib* toujours situé comme *Leib* par et dans la *phantasia*, mais tout autant le *Leib* et le *Phantasieleib* en ce qu'ils ont de radicalement *infigurables* (où je suis conscient, non pas de ma *Stimmung*, mais de celle du paysage) que, c'est tout le problème, ce qu'il nous faut bien nommer, eu égard à l'illocalisation du *Leib* et du *Phantasieleib* quant à la *Stimmung*, un *Phantomleib*, non pas un corps imaginaire ou imaginé, mais un corps lui-même illocalisé et volatil. Il va de soi en effet que le *Leib* et même le *Phantasieleib* peuvent éprouver réellement de la *Stimmung* non pas, encore une fois, comme exclusivement rapportée à eux comme source (« subjective »), mais à propos du *Bildsujet* quasi-posé qui en reçoit son caractère, et que, dans le même moment, par la transposition architectonique de la *phantasia* en imagination, la *Stimmung* peut être prise au *Bildobjekt* (ou dans l'« apparence perceptive » de l'imagination), s'« évaporer » ou s'« atmosphériser » au *Phantomleib*, c'est-à-dire être prise en un « affect » non vécu (non accompli en vécu) comme coloration diffuse (filtre coloré et non conscient comme tel) mais non réelle (*real*) du paysage (du *Bildsujet*). Dans ce dernier cas que Husserl, certes, n'envisage pas explicitement ici, la *Stimmung* ou le sentiment n'est certes plus un « acte » qui « quasi-pose » : elle paraît venir, comme quasi-*Stimmung*, de *nulle part*, d'intentionnalités imaginatives vides d'intuition mais issues, pour ainsi dire, de l'illocalisation totale dans le *Phantomleib* : en ce sens, elle n'est même plus « subjective », mais va jusqu'à paraître, dans l'illusion fictionnante (du *Bildobjekt*, de l'« apparence perceptive »), comme « objective » ou comme « figuration » de la *Stimmung* objective. Et c'est là, à proprement parler, que

se trouve l'amorce de la *Spaltung* : celle-ci se joue, nous le voyons, entre le *Phantasieleib* et le *Phantomleib*, et son lieu de prédilection est l'affectivité. Il ne va pas de soi que celle-ci soit réellement (*reell*) vécue.

Husserl précise encore :

Les œuvres d'art figurent partout, non pas seulement des choses et non pas seulement des personnes qui ont des sentiments, des pensées, etc., mais elles figurent aussi de multiples *Stimmungen*, pensées, etc. d'une manière telle que nous devons dire : ce sont des caractères des choses figurées et même des caractères figurés mais d'autre part ne relevant pas des personnes figurées comme leurs vécus, leurs pensées, etc. (476-477)

A quoi Husserl a ajouté : « Il n'est absolument pas besoin que des personnes soient figurées. » (477)

Cela accentue encore la distinction qu'il faut faire ici entre la quasi-*Stimmung* flottante et fantôme, fût-elle, *pour nous*, ici, au bord de sa figuration, et ce qui, par une quasi-*Einfühlung* de ce que sont censés vivre ou penser les personnages figurés, relèverait plutôt de la figuration en imagination de la *phantasia* à l'œuvre dans toute *Einfühlung* réelle. La différence, voire la *Spaltung* est ici encore plus nette entre le *Bildobjekt* et le *Bildsujet* (les choses et êtres figurés), donc entre le *Phantomleib* (qui est encore un *Leib*, fût-il fantomatique, susceptible d'être quasi-tenu par l'intentionnalité de la quasi-*Stimmung*), et le *Phantasieleib* puisqu'ici, rien ne « répond » de ce qui serait le « dedans » de l'autre ici absolu d'autrui, ou puisque la vie (et le vécu) d'autrui est entièrement imaginée sur la base de caractères figurés (l'alter ego y est un alter *ego*), ce qui n'est précisément possible que par l'illocalisation « atmosphérique » du *Phantomleib*. Par là, nous comprenons que ce qui différencie le *Phantasieleib* du *Phantomleib*, c'est que le premier est infigurable tout en comportant un ici absolu (il est spatialisant), alors que le second, pour être lui aussi infigurable, est cependant illocalisé et illocalisable, son « ici » comme « centre » étant partout et nulle part. Il en ressort aussi cette conséquence capitale que le *Phantomleib* ne résulte pas tout simplement de la transposition architectonique, accordée à celle de la *phantasia* en imagination, du *Phantasieleib*. Ce qui frappe en effet ici, avec l'entrée en scène de l'affectivité, c'est tout autant que l'illocalisation du *Phantomleib*, la « volatilisation » du Moi (et donc du *Leib*) dans ce qu'il faut bien nommer l'« atmosphère » de l'être quasi-tenu par la quasi-*Stimmung*. Et cette « atmosphérisation » du Moi ne peut, selon nous, qu'être strictement coextensive de son passage entier, non pas dans l'intentionnalité du *Bildsujet* qu'il imagine (et qui par là le fixe au moins un moment sur tel ou tel sens intentionnel, imaginatif), mais dans l'irréalité du *Bildobjekt* : c'est comme si, ici, le Moi lui-même, non positionnel, était devenu partie du *Bildobjekt*. Il faudra voir que, si tel est le cas, il n'aura lui-même plus rien à imaginer, sinon, comme pour Husserl ici, des « caractères » (significativités, *Bedeutsamkeiten*), à même les objets (choses et personnages) que fournit encore la *phantasia*, et donc le *Phantasieleib*, à travers sa transposition architectonique en imagination. En

fait, l'effet de cette dernière est tout d'abord de pourvoir la *phantasia* d'intentionnalités de sens *d'objets*, mais ceux-ci sont ensuite ou bien figurables et figurés ou non en intuitions imaginatives, ou bien ne le sont pas, sinon comme « caractères » ou « significativités » affectives d'autres objets (figurables et figurés), avec un certain degré de liberté par rapport à ceux-ci, et dans lequel pourra s'engouffrer le processus primaire comme codage ou recodage symbolique des « significativités ».

Cependant, Husserl écrit encore :

Nous pouvons dire aussi ce qui suit : si en percevant (*wahrnehmend*) je vois un paysage et s'il me rend triste, je n'ai pas besoin de penser à moi : lui-même se tient là dans une certaine propriété de *Stimmung*. Si je me réjouis à propos d'un homme se tenant devant moi, il se tient là comme réjouissant. Ainsi les objets ont-ils leurs caractères précisément en vertu des actes qui posent qui sont rapportés à eux, et *eo ipso*. Cela se laisse reproduire (« phantasmer »), mais cela se laisse aussi figurer en image, et il n'est à présent pas difficile d'établir avec précision ce que requiert une « phantasmatisation » (*Phantasierung*) de cette sorte, et en particulier une figuration en image. (477)

Pour comprendre la première partie du texte, qui concerne la perception, il faut remarquer, d'une part, que les caractères de *Stimmung* sont portés par les *objets* de la perception, qui est bien évidemment actuelle, et d'autre part (cf. Beilage XLVII de Hua XXIII, 462), que, le sentiment ou la *Stimmung* étant effectivement vécus, ils font partie d'un « vécu d'état » qui est la tournure du regard de la conscience (*Zuwendung*) sur l'objet posé, et sont par là eux-mêmes positionnels, passant donc dans l'objet posé comme l'un de ses caractères posés. Dans ce cas, donc, l'affectivité, susceptible d'être posée avant que la conscience n'en passe à l'acte effectif de perception, et avant que cet acte (posant) ne l'emporte dans sa position, correspond à une composante du vécu qui est effectivement accomplie, et par là, parfaitement ressentie (comme une *Stellungnahme*, une prise d'attitude affective). Au caractère triste du paysage correspond, dans l'immanence réelle (*reell*) de la conscience, la *Stimmung* de la tristesse, au caractère réjouissant de tel ou tel autrui correspond la *Stimmung* de la joie. Cela, parce que la tristesse ou la joie appartiennent déjà à la « visée » (*Zuwendung*) de la conscience, comme prises d'attitude primitives, d'état, pour ainsi dire « passives » (relevant du *pathos*), qui s'accomplissent avec la position de l'objet perçu et qui s'y retrouvent, posées, comme l'un de ses caractères (noématique).

Si, comme le dit Husserl, l'on passe dans l'imagination ou la conscience d'image, on peut dire la même chose quant à l'objet imaginé (le *Bildsujet*) et l'on se retrouve dans le troisième cas de figure de l'ouverture (face à l'objet imaginé) - sauf qu'il s'agit ici du vécu (de l'épreuve, de l'expérience) de la tristesse ou de la joie, effectivement éprouvé, à l'égard d'un objet *quasi-posé*, imaginé, donc modifié. L'« affect » est donc lui-même modifié par l'objet sur

lequel il porte. Je puis imaginer des objets agréables ou désagréables. En tout cas, cet objet est clairement imaginé, le *Bildsujet* y efface le *Bildobjekt*, qui n'est que l'image, que je ne vois pas, de l'objet intentionnel que je vise et que je « vois » (quasi-vois), et par là, je vis réellement (*reell*) l'« affect », même si c'est avec la modification de l'imagination. Ou encore, il ne s'agit d'un quasi-affect que parce qu'il porte sur un objet figuré en imagination, donc quasi-posé, et ce que cette quasi-position emporte avec elle, c'est son caractère affectif, qui n'est pas posé mais quasi-posé à même le quasi-objet. La conscience vit réellement un affect qui donc ne pose pas, mais pose quasiment. C'est ce qu'on a relevé comme son *caractère* « *subjectif* », mais, nous le voyons, cela soulève un paradoxe : l'être-posé réel (*reell*) de l'affect dans la conscience intime n'est pas à son tour un être posant effectif, mais un être quasi-posant, dont la quasi-position ne peut elle-même trouver sa source que dans le vécu d'état qu'est la tournure originaire de la conscience vers l'objet imaginé. Il faut donc que l'intentionnalité visant cet objet préexiste, que la *phantasia* proprement dite se soit déjà architectoniquement transposée en imagination, où c'est en fait seulement le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive » effacés qui confèrent à l'objet intentionnel son caractère modifié. Et c'est parce que le Moi éprouve néanmoins réellement (*reell*) l'affect qu'il reste à distance de l'imagination, devant (*vor*) elle, sans lui-même « y passer ». C'est ainsi que je puis m'imaginer des tas de choses, dans la rêverie, tout en restant éveillé, c'est-à-dire tout en éprouvant réellement du plaisir (ou de l'angoisse) : l'affect est posé mais n'est que quasi-posant les caractères affectifs des objets imaginés, à même ceux-ci.

A y regarder de plus près, cependant, ce que nous venons de relever comme un paradoxe signale l'amorce possible d'une certaine *Spaltung* du Moi entre, d'une part celui qui éprouve réellement les affects (et qui vit par ailleurs actuellement au monde), et d'autre part celui (troisième cas) qui est en rapport intentionnel réel (*reell*) exclusif avec l'imaginaire, fût-il figuré « symboliquement » (selon l'expression de Husserl) à même la perception, c'est-à-dire avec des quasi-objets imaginés et leurs significativités affectives imaginées. Et cela sans que, nous l'avons vu, il y ait pour autant vie du Moi *dans* (*hinein...in*) l'imaginaire (premier cas), puisque là, il n'y a ou bien que des objets imaginés avec leurs significativités affectives imaginées et non figurées comme telles, ou bien, sur le mode non positionnel et inaccompli, du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » impliquant un Moi non positionnel et « perçu » qui pour sa part ne « vit » que *dans* la figuration (*Darstellung*) de l'objet imaginé, si elle a lieu, ou même dans des significativités vides d'objet, lesquelles, précisément inaccomplies, échappent proprement à la conscience - et ces significativités sont, nous venons de le voir, essentiellement affectives, la question demeurant de savoir en quoi elles sont vécues effectivement et distinctement. En retour, il faut donc se demander si, même dans le troisième cas, il n'y a pas déjà amorce de *Spaltung* entre l'affect proprement vécu dont le lien de significativité avec la scène (l'objet) imaginée échappe, et celle-ci elle-même : certes, une ou des scènes imaginées « émeuvent » le Moi actuel *en son vécu affectif*, mais ce peut

être sans qu'il sache *eo ipso* ni pourquoi ni comment. Ce Moi actuel existe donc bien en sa *Leibkörperlichkeit*, et donc en sa *Leiblichkeit* vivante, mais le paradoxe, encore une fois, est qu'au moins une part de la significativité de son affectivité vécue (de tel ou tel affect réellement vécu) échappe à l'acte d'imagination qui figure une scène (un objet) où cette part, non figurée elle-même, ne se retrouve pas - comme s'il y avait une « seconde » vie « derrière » la vie effectivement vécue (dans l'acte d'imaginer), mais une « seconde » vie dont nous savons qu'elle n'est précisément pas vie dans l'imagination. Il y a en cela un effet de simulacre difficile à déjouer, et les choses ne sont pas aussi simples que Husserl le laisse entendre. De par le fait que l'« affect » est réellement vécu, je ne suis pas, fût-ce par impossible, là parmi les objets imaginés, mais ici en face d'eux *comme s'ils* étaient là (ce qui signifie bien la quasi-position de l'affect). Or, comme Husserl l'a bien remarqué, mon *Phantasieleib* (et *Phantasie-Ich*) est bien ce qui me permet de me situer « en face de » avec un ici absolu de *phantasia*, mais cela n'explique pas encore le caractère de quasi-réalité de la scène, ce qui, en elle, mobilise ou fascine l'affectivité alors même qu'il n'y figure pas. Il y faut quelque chose de plus qui, dans l'image, relève précisément de la *phantasia*, sans pour autant abolir l'objet (quasi-réel) *imaginé*, mais tout au contraire est là pour le faire vivre ou l'animer d'affects qui n'y sont pas. Ce quelque chose de plus, qui est illusionnant, qui donne en fait l'illusion de la réalité voire même de la perception, ce ne peut être, bien qu'il ne soit pas figuré dans l'imagination avec sa significativité propre, que quelque chose du *Bildobjekt* en clignotement dans le rapport intentionnel, et pour sa part inaccompli en lui ou relevant de sa non positionnalité. Si nous nous rappelons qu'en toute rigueur, c'est parce que le rapport intentionnel à l'objet imaginé passe au travers du *Bildobjekt* que la position de l'objet se transpose en *quasi*-position, il vient qu'il n'est *pas nécessaire* selon nous *d'en passer, comme Husserl, par les enchaînements de perception (Wahrnehmung) pour fonder (fundieren) le caractère de quasi-position de l'objet imaginé (du Bildsujet)*, car il suffit déjà de considérer attentivement le troisième cas présenté par lui pour s'apercevoir qu'il y a, *à même la figuration* de l'objet (la scène) imaginé, quelque chose d'effectivement réel (*wirklich reell*), l'affect, qui ne s'y trouve pas figuré, et sans que ce soit tout simplement l'affect qui pose l'objet (la scène, la mise en scène). C'est par rapport aux significativités non figurées, dans la scène, comme telles « perdues » par le Moi conscient actuel, mais vécues effectivement dans ses affects, que l'objet (la scène) paraît, dans ce cas, comme quasi-posé. Or si, comme nous l'avons vu, à la non positionnalité du *Bildobjekt* correspond un « vécu inaccompli » de la conscience, c'est-à-dire tout au plus un « vécu d'état », à cette part du *Bildobjekt* (ou, rappelons-le, de l'« apparence perceptive ») « investie » de significativités perdues comme telles parce que non figurées, mais néanmoins ressenties dans l'affect, ne peut correspondre, non pas tout simplement, ce qui serait absurde, de la non positionnalité dans la non positionnalité, mais de la *non positionnalité inconsciente*, correspondant à une intention imaginative *inconsciente*, où la significativité *comme telle n'est*

*pas vécue*, et où du « vécu » seulement amorcé (en *Ansatz*) en conscience dans l'affect s'avère ne viser dans la figuration que quelque chose de nul (*nichtig*) ou du « fictif » manifestant le pur *factum* de l'image, « irréalissant » aussitôt la position comme réalité de l'objet imaginé. Or, par rapport au *Bildobjekt* ou à l'« apparence perceptive », on l'a vu, il n'y a pas « situation » - il n'y en a que par rapport au *Bildsujet*. Il n'y a donc pas, dans ce rapport, de *Phantasieleib* (et de *Phantasie-Ich*), mais seulement un *Phantomleib* infigurable parce que complètement *illocalisé* et « atmosphérisé » (seulement « perçu », éventuellement par le Moi actuel qui vise *l'objet imaginé*, comme moi non positionnel quelque part *dans l'image*). Le *Phantomleib* est pour ainsi dire le *résidu* de *Leiblichkeit* ou la trace architectonique de la *phantasia* et du *Phantasieleib* dans la transposition architectonique où s'institue l'imagination avec son intentionnalité. En ce sens, le *Phantomleib* est le *Leib* « évaporé » partout et nulle part du Moi-image dans l'image, le corrélat de la *Bildlichkeit* du *Bild* ou de la fictivité de l'« apparence perceptive » : c'est en ce sens que les significativités imaginativement intentionnées mais non figurées comme telles dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive » se dérobent *comme telles*, paraissant venir de l'« atmosphérisation » du *Phantomleib*. Il ne leur correspond, encore une fois, que l'affect réellement vécu dans la conscience, sans que celle-ci puisse se l'expliquer. C'est à nos yeux une autre façon de comprendre ce qui a toujours tracassé Husserl : en quoi l'imagination n'est-elle pas tout simplement une perception ?

Pour résumer, cela signifie finalement que dans ce troisième cas de figure, la *Spaltung* du Moi et du *Leib* les divise d'une part en le Moi réel ou actuel éprouvant, vivant, et vivant aussi comme *Phantasieleib* même après la transposition architectonique de la *phantasia* en imagination pourvue d'une intentionnalité visant ses objets, et d'autre part en un Moi irréel, fictif, ne « vivant » que par les visées qui s'imposent à lui, mais *illocalisé* ou « atmosphérisé » dans son *Phantomleib*. Cela nous permettra de détailler, plus que nous ne l'avons fait dans *Phénoménologie en esquisses*, la structure de la *Stiftung* de l'imagination. On s'aperçoit déjà, en tout cas, que la *Spaltung* est tout à la fois celle du Moi, celle entre la *Leiblichkeit* comme complexe *Leiblichkeit/Phantasieleiblichkeit* et *Phantomleiblichkeit*, et enfin même, celle de la *phantasia* elle-même, qui risque toujours de se produire, entre *Bildobjekt* ou « apparence perceptive » et *Bildsujet*, donc encore celle de *l'acte de l'imagination* lui-même entre *non positionnalité radicale* du *Bildobjekt* ou de « *l'apparence perceptive* » et *quasi-positionnalité* du *Bildsujet* ou de l'objet imaginé, la *Spaltung* s'accomplissant, nous l'avons vu, quand il n'y a aucun « signe » figuré de *l'affectivité* dans le *Bildsujet* ou plutôt quand l'intentionnalité imaginative de significativité est *comme telle* vide de figuration reconnaissable qui puisse lui être rapportée. Étrange propriété qu'a l'affectivité de « s'atmosphériser » avec et dans un *Phantomleib* alors même qu'elle peut être réellement (*reell*) vécue comme affect (dépourvu de significativité reconnaissable dans la figuration) par le Moi actuel. C'est dire que le *Phantomleib* concerne principalement l'affectivité, en l'occurrence une dimension tout à fait fondamentale de



la condition humaine.

Tentons d'éclaircir davantage encore cette situation en examinant de plus près ce qui se passe dans les deux premiers cas de figure de l'ouverture : soit je m'imagine moi-même comme vivant *dans* la scène imaginée, soit, ce qui revient presque au même, je m'y imagine comme un autre. C'est toujours moi qui m'imagine, en l'occurrence dans une certaine situation imaginaire où, encore une fois, il y a de l'affect. Ou bien je m'imagine triste dans cette situation de tristesse, ou bien j'imagine que c'est un autre, qui y est, qui est triste, cas différents de celui que nous venons d'examiner où j'éprouve réellement de la tristesse *devant* cette situation. La question est donc à présent de savoir, par rapport à ce que nous venons d'explicitier, quel est le statut phénoménologique du *vécu* (de l'affect) *imaginé*, soit en moi qui serais là-bas, sur la scène, soit en un autre. Ces deux cas répondent plus exactement, notons-le, à ce que l'on appelle la « rêverie éveillée ». Précisons, comme l'a fait Husserl, qu'éprouver, par sympathie, tel ou tel sentiment pour tel ou tel personnage de la scène imaginée ou figurée en image, n'est pas simplement imaginer *ce qu'ils* seraient censés vivre quant à eux, pour leur part. Il ne s'agit ici que de quasi-*Einfühlung*.

C'est à ce registre, en effet, que tout se joue. De la quasi-*Einfühlung*, je puis cependant déjà en avoir dans la rencontre effective d'autrui, quand je me mets à *imaginer* ses vécus à lui. Quasi-*Einfühlung*, en effet, et pas *Einfühlung*, parce qu'il s'agit d'une *Einfühlung imaginaire* (une « projection » selon la langue de la psychologie) et non pas d'une véritable rencontre d'autrui, laquelle ne met pas en jeu, nous avons tenté de le montrer dans *Phénoménologie en esquisses*, l'imagination qui ferait d'autrui le *Bildsujet* d'un *Bildobjekt*, mais la *phantasia* comme *mimèsis* non spéculaire active, et du dedans, la présentification d'autrui relevant proprement, à ce registre de la rencontre effective, de ce que cette *mimèsis* du Moi effectue comme étant ce qu'il ressent (*fühlt*) de l'autre. Autrement dit, c'est plutôt l'imagination qui est ici spéculaire, dans la mesure où elle aperçoit en autrui un *double* de moi-même, où elle imagine (nous y reviendrons longuement à propos de l'intersubjectivité) des vécus que je n'ai certes pas, mais à partir de ma propre intentionnalité imaginative - ce qui peut toujours être « démenti » si autrui est bien vivant « en chair et en os », si les gestes, les mimiques, les expressions de sa *Leiblichkeit* me rappellent à son altérité, qui est d'abord celle de son ici absolu là-bas.

La situation est très complexe parce que la *phantasia* est pour ainsi dire effacée par le relais de l'imagination : si elle est en jeu dans la rencontre actuelle et effective d'autrui, elle peut s'effacer dans ce que, pour ma part et sur cette base phénoménologique, j'imagine de lui, et qui est, le plus souvent, un leurre. Quel rapport y a-t-il ici entre la *phantasia* et la *Stiftung* de l'imagination ? Dans la rencontre actuelle, la *phantasia* mise en jeu par le *Phantasielieb* clignotant dans le *Leib*, et dans ce que le *Leibkörper* a encore de *Leiblichkeit*, est ce qui permet au *Leib* primordial (ici absolu) de rencontrer un autre ici absolu où il n'est pas en réalité, mais d'où il peut ressaisir, par la *phantasia*, cet autre ici absolu *de l'intérieur* : c'est précisément l'amorce de ce que nous nommons la

*mimèsis* non spéculaire (le *Leib* et le *Phantasieleib* sont infigurables), active, et du dedans. Originellement, cette *phantasia* est non positionnelle et non figurative. Positionnelle, elle le devient (et c'est pour elle un cas unique) dès lors que, comme l'a bien vu Husserl, le *Leib* d'autrui est aperçu comme un *Leibkörper* effectivement réel (agissant sur mon *Leibkörper* lui-même ainsi passible de *pathè*, nous y reviendrons), et dont la *Leiblichkeit* ainsi située permet de situer la mienne, et ainsi, de faire pareillement apparaître celle-ci comme située là-bas par rapport à cet ici absolu là-bas, c'est-à-dire pareillement située ou ancrée à son tour dans mon *Leibkörper*. C'est là, nous reprendrons cette analyse, le mouvement ou la structure de la *Stiftung* intersubjective. Par le *Leibkörper* d'autrui, apparaissant effectivement dans le monde, la *phantasia*, peut-on dire, se transpose une première fois (c'est pour nous le sens de ce que Husserl nomme la « modification par autrui ») à travers la *Leiblichkeit* de ce *Leibkörper*, en « sensation » (*Fühlung*) de son dedans (*Ein-fühlung*), mais cette « sensation » n'est nullement figurative ou « intuitive » (ou c'est de l'« intuition » en un tout autre sens, dont l'objet n'est précisément pas figuré). Cette *Einfühlung* étant réelle (à la fois vécue, *reell*, et *wirklich*), cette « sensation » l'est aussi. Il se passe là, dans cet ici absolu qui est là-bas, « quelque chose » que je ne puis cependant pas percevoir, dans le présent, comme portant dans tous les cas de l'intuition (de la position) d'un objet, et qui est pourtant bien réel. Autrement dit, c'est cette non figurabilité en objet intuitionnable (et remplissant une intention d'objet) qui, non seulement exclut la saisie en image de l'imagination (avec son sens intentionnel de quasi-objet quasi-posé), mais requiert bien plutôt la *phantasia* et le *Phantasieleib* - c'est seulement par ces derniers que ce peut être, selon la formule de Husserl, « comme si j'étais là-bas ». Je n'y suis donc pas avec mon *Leibkörper*, mais j'y suis, de ma *Leiblichkeit* (et de ma *Phantasieleiblichkeit*), en *phantasia*, donc j'y suis de manière précisément non positionnelle - alors qu'autrui, par le fait qu'il m'apparaît par la *Leiblichkeit* qu'il y a dans son *Leibkörper*, y est de façon positionnelle : c'est lui et pas moi qui a ces gestes, ces mimiques, ces expressions.

Il n'y a donc pas, principalement, d'institution de l'imagination dans la rencontre effective d'autrui. Et toujours dans ce cas, s'il y en a une, secondairement, ce ne peut être que dans la présentification, non pas tant, comme l'a dit Husserl, des vécus d'autrui, mais, comme nous l'avons dit, des vécus de la *rencontre* d'autrui, c'est-à-dire du ou des sens qui se sont amorcés ou qui se sont faits dans la rencontre elle-même, dans la double *mimèsis* non spéculaire, active et du dedans, effectuée des deux côtés, par ma *phantasia* et par celle d'autrui. Le sens se faisant ou un amorce est *eo ipso* « intersubjectif ». Et quand il y a institution de l'imagination, il y a arrêt momentané aussitôt fugitif du mouvement de *temporalisation* en présence de ce sens se faisant ou en amorce. *Entre* nous s'est seulement amorcé quelque chose qui reste en suspens, ou il s'est passé quelque chose qui fuit dans les rétentions et les rétentions de rétentions etc. du présent intentionnel de l'acte d'imagination, pour se déposer en habitus et sens sédimentés, avant d'être repris, éventuellement, dans le res-

souvenir. Il s'agit ici de la différence entre *Sinnbildung* et *Sinnstiftung*. En tant qu'elle relève du même registre architectonique que la *phantasia*, la *Sinnbildung* n'est pas comme telle positionnelle, alors que, relevant du même registre architectonique que l'imagination, la *Sinnstiftung* est d'abord, originellement, quasi-positionnelle (le sens institué ne s'impose pas *ipso facto* à tous, comme celui de l'idéalité), avant d'être reprise comme positionnelle pour mon moi actuel (et elle est alors un « moment » de mon Histoire transcendante).

Cela n'exclut pas, cependant, la quasi-*Einführung* dans ce qui est une sorte de « pathologie » de l'*Einführung* - expression qui trouvera son ample justification dans la suite. Cela se produit si autrui est lui-même figuré en imagination, sans être là, *leiblich*, c'est-à-dire sans être en présence dans la *Leiblichkeit* de son *Leibkörper* aperceptible. Je me fais alors une « image » d'autrui. Qu'est-ce que cela signifie précisément? Est-il tout simplement le *Bildsujet* d'un *Bildobjekt* (ou d'une « apparence perceptive »)? Il est en tout cas sûr que je ne puis dès lors qu'imaginer l'intériorité de ses vécus puisque, sa *Leiblichkeit* ne se temporalisant pas en présence (sans présent), ces vécus, je ne puis les « sentir » (*fühlen*) proprement.

Qu'est-ce qui est donc ici *Bildobjekt* (ou « apparence perceptive ») et qu'est-ce qui est *Bildsujet*? Partons de ce dernier, le plus facile à saisir : il ne peut être qu'autrui imaginé, fixé un moment éphémère (en « apparence perceptive ») par l'imagination ou fixé par l'image sur un tableau ou une photographie, dans une *Leiblichkeit* elle-même figée ou fixée par un regard, un geste, une posture ou une allure (c'est bien un ou des autrui que je perçois - *perzipiere* - en image, c'est bien lui ou eux qui y sont figurés). Figée ou fixée, c'est-à-dire arrêtée dans le mouvement de sa temporalisation en présence, pour ne plus pouvoir être reprise que dans la temporalisation continue en présent. Dès lors l'imagination ou le portrait « vivants » ne paraissent tels que de ce que cette fixation ouvre en arrière d'elle comme à un passé *supposé* et en avant d'elle comme à un futur pareillement présumé (il y a souvent, pour cette supposition et cette présomption, l'aliment d'une légende ou d'une histoire *racontées*), mais qui, perdus quant à ce qui fait la présence sans présent de leur sens dans le faire, et distincts des rétentions et protentions du présent intentionnel de l'imagination, ne pourront être éventuellement repris que par d'autres fixations de l'imagination, par d'autres présents intentionnels (nous mettons hors circuit les cas où interviennent la reconnaissance du personnage représenté et donc les souvenirs). C'est que, précisément, la *Leiblichkeit* est infigurable, et que ce que je suppose ou présume de celle-ci se perd dès lors qu'elle est fixée (figurée) dans un présent intentionnel. S'il y a bien, dans la figuration elle-même, tel ou tel indice d'un vivre (et donc d'une *Leiblichkeit*) saisi au vol, il n'y a rien qui permette d'en saisir la temporalisation en présence, et donc de « sentir » du dedans l'intériorité du vécu d'autrui. La posture figurée a toujours, comme on dit, quelque chose de « théâtral », procédant de la représentation ou de la mise en scène. Par conséquent, il n'y a rien non plus, tout au moins quant au vivre et au vécu d'autrui, qui sollicite pour ainsi dire

la *phantasia* en jeu dans la *mimèsis* non spéculaire, active et du dedans. De ce dedans il y a une ouverture en éclipses, toujours selon le même angle de vue, aussitôt refermée que réouverte, comme si je ne pouvais y « plonger » que le temps (de présence) aussitôt éclipsé par le temps (de présent). Je n'y « sens » donc le présent du vécu d'autrui présentifié par l'imagination que « par instants ». Et alors j'y « sens », réellement, sur le mode du *quasi* (car rien ne peut s'y temporaliser en présence), tout comme dans le troisième cas de figure de l'ouverture.

Je puis cependant m'y mettre, comme dans les deux premiers cas de figure, soit comme moi-même, soit comme un autre. Mais alors, hors de la supposition ou de la présomption fournies par l'histoire *racontée*, qui peut tout aussi bien, nous le comprenons à présent, être l'histoire que je me *raconte*, plus aucun indice figuré de la *Leiblichkeit* de moi comme un autre, ou d'autrui, n'est présent. C'est dire que je me rappelle l'histoire *racontée* ou que je l'imagine, donc que j'imagine les vécus et la vie de moi-autre ou d'autrui, cependant quasi-posé dans l'imagination, à savoir figuré comme *Bildsujet*.

Deux choses sont à distinguer, et c'est, ici aussi, plus complexe que ce qu'a fait Husserl. D'une part, la situation du *Phantasie-Ich* et du *Phantasie-leib* par rapport à la scène imaginée qui les implique intentionnellement - on se retrouve dans le cas simple de la *Stiftung* de l'imagination sur la base de la *phantasia*. D'autre part cependant, puisqu'il n'y a pas d'indice figurant la vie propre ou intime d'autrui (ou de moi-autre) que cependant je m'imagine en partant de significativités affectives relevant quant à elles du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive », l'illocalisation ou l'« atmosphérisation » du Moi (et de son complexe de *Leiblichkeit/Phantasieleiblichkeit* par rapport au *Bildobjekt* ou à l'« apparence perceptive », c'est-à-dire la transposition de ce complexe en *Phantomleiblichkeit*. C'est par là, par cette illocalisation même, que je puis passer dans la scène en m'imaginant ce que l'autre imaginé y vivrait. Ce faisant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, je n'imagine pas, car ce serait absurde, une temporalisation en présence du vécu d'autrui (je ne puis « ré-imaginer », en sens inverse, de la *phantasia* à partir de l'imagination), mais, tenu par l'irreprésentabilité ou l'infigurabilité de celui-ci qui ne se manifeste même pas dans une rencontre, je m'y engouffre - telle est la menace de la *Spaltung* - pour y mettre en jeu des intentionnalités imaginatives *qui n'ont pas d'objet* imaginé, c'est-à-dire aussi pas de *Bildsujet* : je m'engouffre donc dans ce qui est chaque fois *Bildobjekt* ou « apparence perceptive ». Or ceux-ci, nous l'avons vu, sont radicalement *non positionnels*. Le vécu qui y correspond l'est donc aussi, et c'est donc aussi moi-même, pour autant que j'effectue ces imaginations dans l'éveil du Moi, qui y vis une vie entièrement *fictive*, c'est-à-dire nulle, ou bloquée dans sa néantité, tant eu égard à la *phantasia* qu'eu égard à la réalité, dès lors que je l'accomplis. Cette vie peut donc aussi échapper elle-même à la conscience éveillée - c'est le cas propre de la *Spaltung* de cette dernière - quand ces vécus fictifs sont, comme le dit Husserl, proprement *inaccomplis* et par surcroît, nous le verrons, couplés à un ou des excès d'affec-

tivité : ils restent tapis dans le *Phantomleib* auquel correspond un *Phantom-Ich* - c'est ce que Freud a désigné, d'abord avec Breuer, comme « état hypnoïdes », ensuite lui-même comme « inconscients » et « pensées inconscientes ». Le paradoxe est qu'il s'y agit de *Bildobjekte* (ou d'« apparences perceptives ») sans *Bildsujet* correspondant, donc un peu comme parfois dans le rêve (fait durant le sommeil), d'intentionnalités imaginatives où « quelque chose » apparaît très vaguement et très fugitivement mais, pour reprendre les termes de Husserl, comme sortes de supports en fonction (*fungierend*) de « visées à vide symboliques », sans intuition imaginative d'objet, et qui sombrent dans le néant dès que la conscience cherche à les fixer. Cela constitue, précisément, d'abord leur caractère non positionnel (inaccompli), *ensuite*, par couplage avec des affects traumatiques (en excès), leur caractère inconscient. Nous verrons comment et pourquoi il faut distinguer les deux caractères : disons simplement, ici, que les « états hypnoïdes » se produisent à l'état de veille, par passage de la rêverie éveillée dans ces « états » comme « états » de non accomplissement par et dans la conscience : ce qui s'oppose à leur retour à l'accomplissement en fiction ou fabulation par et dans la conscience est, non pas le refoulement, mais l'excès affectif enfoui auquel ils sont liés. C'est pourquoi il est juste de dire qu'il s'agit, dans ces cas, d'une *Spaltung* de la conscience. Nous y reviendrons.

Il s'agit donc là, pour ainsi dire, dans la *Stiftung* de l'imagination, d'une *autonomisation* ou d'une *émancipation* possibles de l'imagination par rapport à sa base phénoménologique dans la *phantasia*. Et cela, d'une part, parce que la *phantasia* ne lui fournit plus d'apparitions ou peu d'apparitions qui pourraient se transposer architectoniquement en apparitions d'objets imaginés, c'est-à-dire en leurs « images irréelles » (les *Bildobjekte* ou « apparences perceptives »), et d'autre part parce que la *phantasia* (le *Phantasieleib*) s'y est transposée en medium vide, illocalisé, atmosphérique (le *Phantomleib*), où les objets, visés à vide (intuitif) par des intentionnalités imaginatives, ne peuvent plus être fournis que par les histoires qu'on raconte ou les histoires que je me raconte. Ce sont donc les histoires qui pourvoient ici à la temporalisation - et temporalisation en présence, s'il y en a (il s'agit plutôt d'un scénario fixe) -, et cela n'exclut pas qu'à l'occasion, dans tel ou tel moment présent découpé par l'imagination, tel ou tel objet, visé à vide dans les histoires, « convoque » les ressources de la *phantasia* (en fait par les « associations » qui font le processus primaire) pour aboutir à être figuré comme objet dans l'imagination. Cela peut se produire dans la rêverie éveillée, quand *Phantasieleib* et *Phantomleib* jouent encore ensemble. Mais cela ne se produit pas, en général, sinon par *Einfall* subit et non congruent au processus, dans le cas où la « rêverie » est « inconsciente », c'est-à-dire quand *Phantasieleib* et *Phantomleib* sont *gespaltet*. Ce qui caractérise ce dernier est en effet son illocalisation et son « atmosphérisation », et c'est ce qui fait, dans cette *Spaltung*, qu'il est tout autant, dans son irréalité, indissociable, mais aussi indiscernable du *Bildobjekt*, ou de l'« apparence perceptive ». Passer dans l'image (*hinein ins Bild*), comme disait Husserl, c'est avant tout passer dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence percep-

tive », et comme ceux-ci n'ont pas *par eux-mêmes* d'intentionnalité figurative d'objet, c'est pour la conscience y perdre cette même intentionnalité, ne plus y voir d'objets imaginés, mais seulement les « penser » à vide, « imaginer » par impossible l'affectivité censée être vécue et figurée par tel ou tel caractère à même le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », tant la « mienne » en tant que j'y suis « passé » que celle des « autres » avec lesquels je suis imaginativement en rapport - tout ces guillemets n'ayant de sens que dans la rêverie éveillée où je me laisse emporter, donc signalant chaque fois la *fiction*, alors que tout s'évanouit quand la rêverie devient hypnoïde, non accomplie par la conscience. C'est dire que ces vécus « imaginés », ou mieux, c'est ici le cas de le dire strictement, ces vécus imaginaires, relèvent eux-mêmes de la fiction et de la *néantité* du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive ». Ils ne peuvent être que « fabulés », au fil des histoires qu'on raconte ou que je me raconte à mon insu, en quelque sorte, sans ou avec de rares « illustrations », mais néanmoins non positionnels. Et à ces « pensées » à vide ou purement fictives sont évidemment liés des affects, néanmoins aussi fictifs (et seulement amorcés) que le sont les vécus correspondants. L'affectivité elle-même s'est pour une part « volatilisée » dans la *Bildlichkeit* du *Bildobjekt* ou dans le simulacre (*eidôlon*) qu'est l'« apparence perceptive » - l'autre part, nous le verrons, pouvant être, soit dans une conscience qui n'accomplit pas la première part, soit, en excès, dans une marque affective dérobée parce que traumatique (et on a alors affaire proprement à la *Spaltung* de la conscience). Dans cette sorte d'« état second » de la conscience, en dissidence dans la *Spaltung*, la vie et le vécu sont bien « hypnoïdes », en sommeil, inaccomplis, c'est-à-dire non vécus réellement (*reell*), inaccessibles directement (comme tels) à la perception interne. Il va de soi que dans ces cas, la structure de l'aperception immédiate de la conscience est profondément altérée, que le *Leibgefühl* lui-même tend à s'évaporer.

## 2. REPRISE SYNTHÉTIQUE-ARCHITECTONIQUE DE LA QUESTION DE LA SPALTUNG : LA STRUCTURE DU « FANTASME » ET LES DIFFÉRENTS POINTS D'ENTRÉE EN ELLE

Les trois cas de figure de l'ouverture, que nous avons repris à Husserl, et qui, dans le cas de la *Spaltung*, se ramènent à deux (moi comme un autre s'échangeant avec un autre comme moi) nous montrent, après nos analyses, comment ce qu'il faut interpréter comme un *Phantomleib* peut chaque fois intervenir :

- 1° D'une part, entre les affects que je peux réellement éprouver ou vivre et une scène qui n'est cependant qu'imaginée, et imaginée actuellement par le Moi.
- 2° D'autre part, entre les affects que je ne puis que quasi-vivre ou quasi-éprouver comme ceux d'un moi et d'un autrui fictifs et ce quasi-autrui

cependant figuré, au moins initialement, comme un objet de l'imagination avec des significativités affectives.

Dans le premier cas, je demeure conscient face à la scène imaginée, et l'affect n'est quasi-positionnel que par l'objet auquel il se rapporte. Dans le second cas, le vivre, et donc l'affect *dans* l'imagination sont radicalement non positionnels (inaccomplis, se rapportant au *Bildobjekt* ou à l'« apparence perceptive » détachés en leur fiction), donc en instance d'être « inconscients », alors que le quasi-objet de l'imagination, qui peut ne pas être intuitif (figuré), ne sert que de prétexte à une ou des fabulations qui pourvoient à des « vécus » fictifs, en général visés à vide dont seules les significativités sont mises en jeu depuis le point de départ de la figuration, mais sans être elles-mêmes figurées : ces « vécus » sont en instance d'être « inconscients » avec les intentionnalités imaginatives et les affects qui les « constituent ». Le premier cas *s'apparente* transcendentalement aux perversions, le second aux névroses : comme nous allons tenter de le montrer, ces pathologies peuvent être considérées comme ce que l'on pourrait nommer des « pathologies transcendantales de l'affectivité et de l'imaginaire ». Reprenons plus en détail.

Dans le premier cas, tandis que je « vois » la scène imaginée, et que je la « vois » avec mon « *Phantasielieb* » impliqué (et situé) par la scène, je ressens des affects auxquels ne correspondent pas, dans la scène figurée, des « caractères » ou des significativités qui y seraient visés comme tels, c'est-à-dire des caractères portant explicitement ces significativités (par exemple, le paysage figuré est seulement ensoleillé, luxuriant). Mais par ailleurs, quelque chose dans le figuré éveille bien l'affect qui est réellement et effectivement vécu par le Moi qui imagine, sans que, encore une fois, pour autant, cet affect lui-même, et sa significativité, ne figurent en apparition dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive » elle-même (la joie par exemple ne peut en effet se figurer, pas plus que tout autre affect qui est, comme expression de la *Leiblichkeit*, « infigurable »). Par là, l'objet imaginé est pour ainsi dire « habillé » d'affectivité (ou d'affect) pour peu que tel ou tel de ses caractères figurés, qui n'est pas affectif par lui-même, suscite son éveil, mais sans que sa significativité puisse être distinguée comme telle dans la visée globale de l'imagination, donc dans le *Bildsujet* ou l'objet imaginé. Il y a donc, correspondant à l'affectivité (ou plutôt ici à l'affect), une part « fantôme » de l'intentionnalité imaginative, celle qui vise, sans s'accomplir comme telle, la significativité, qui ne se figure pas en objet ou en caractère d'objet imaginé, mais qui, pour ainsi dire « double » cette figuration (ce qu'on traduit illusoirement en disant que l'affectivité « investit » l'objet)<sup>5</sup>, et fait sentir ses effets réels (*reell*) dans l'affectivité du Moi

5. C'est l'une des raisons essentielles pour laquelle nous ne suivons pas du tout Husserl quand il attribue à l'affectivité une intentionnalité de « valeurs ». Une telle conception bloquerait radicalement l'accès à ce que nous nous efforçons de comprendre. Et c'est elle, sans doute, qui, malgré son acribie analytique, a empêché Husserl d'aller plus loin dans le texte n° 16 de *Hua XXIII* dont nous sommes partis. Pour nous, la « théorie des valeurs » est un artefact théorique résultant d'une universalisation abusive du rationalisme.

imaginant. Or, à cette « doublure » dans l'inaccomplissement de la visée de significativité (qui peut être inconsciente, comme le montrent les perversions) ne peut correspondre, du point de vue noématique, que quelque chose de « fantômatique » (et d'inaccompli comme tel) à même l'objet figuré en imagination : ce quelque chose ne peut donc jouer, quoiqu'il soit non figuré comme tel, que dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », au moins comme son *apparence en fiction figurée dès lors symboliquement* (au sens de Husserl), en son absence de figuration intuitive, par la fiction du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive ». Cette figuration symbolique dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive », figuration où le figuré, relevant de la significativité non accomplie, est obstinément *absent*, est ce que nous appelons l'« habillage » de l'objet ou de la scène imaginée. Cet « habillage », qui ne va pas de soi, ou qui tout au moins ne se donne pas aussitôt comme tel, fait paraître l'objet imaginé autrement qu'il ne paraîtrait en l'absence d'affect, sans que, pour autant, rien ne soit changé dans sa figuration intuitive : c'est cela que signifie le lien de l'affect au *Bildobjekt* ou à l'« apparence perceptive », c'est-à-dire à la non positionnalité de la significativité comme filtre qui fait paraître l'objet imaginé avec des « couleurs » qu'autrement il n'aurait pas. Le paradoxe dans ce cas est que, dans l'imagination, le Moi (et le *Leib/Phantasieleib*) « ressent » réellement un ou des affects en eux-mêmes liés à du non positionnel d'objet et à du non figuré en objet, c'est-à-dire ressent quelque chose qui relève en réalité du *Phantomleib*, en sécession et en *Spaltung* par rapport au *Phantasieleib*. C'est que le vécu affectif qui est corrélatif du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » est bien accompli, sans qu'il soit lui-même figuré *comme tel* par des caractères figurés de l'objet imaginé, alors même que ce vécu est pris à l'illusion de se trouver « accroché » à tel ou tel de ces caractères figurés mais qui, en quelque sorte « sélectionnés » et « détachés » par des significativités inaccomplies, paraissent pour ainsi dire le *symboliser*, cependant à vide. C'est quand il y a ce jeu complexe qui fait de l'affect un vécu réel (*reell*) de la conscience qu'il y a *Spaltung* entre, *d'une part*, le Moi conscient (actuel), la *Leiblichkeit* du *Leib* et du *Phantasieleib*, *et d'autre part*, un Moi *encore* conscient (actuel), mais aussi, du fait que l'affect lié au non positionnel est réellement vécu, la *Leiblichkeit* étrange liée à un *Phantomleib* non figuré, illocalisé et « atmosphérisé » ; et à cette *Spaltung* correspond une *Spaltung* dans l'imagination elle-même entre ce qui y est figuré comme objet imaginé et ce qui y est non figuré comme tel tout en y étant de quelque manière mis en jeu, comme la *fiction* (jouant dans le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive » correspondant proprement à l'affect). Dès lors, la fiction est fiction non seulement par rapport au réel perceptif, mais aussi par rapport à l'objet imaginé : pour reprendre autrement un exemple célèbre de Husserl, c'est comme si, en percevant effectivement une poupée, mes affects l'habillaient de manière à la faire paraître comme une belle jeune fille, donc comme s'ils lui prêtaient vie, sans qu'il y soit du tout question de ses vécus supposés. Bref la *Spaltung*, qui n'est jamais cependant tout à fait accomplie, mais qui est toujours, ici, en accomplissement, fait éprouver au Moi



actuel des vécus affectifs réels à propos d'objets, même imaginés, lesquels renvoient à leur tour, par leur *Spaltung* en figuration et non-figuration (intuitive), non seulement à leur *Bildobjekt* non positionnel, mais aussi à ces vécus affectifs et non figurables comme en rapport au *Phantomleib* dans le *Phantasieleib*, au fantôme de *Leiblichkeit* habitant la *Leiblichkeit* : là, ce n'est pas proprement la scène « imaginée » qui est « vue », mais son « habillage » qui livre des points d'accroc (des « caractères » ou des significativités) à l'affectivité, alors que cet « habillage » est lui-même fantômatique, n'apparaissant pour lui-même que dans la non-positionnalité du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive ». Le paradoxe est que, à cet égard, le Moi conscient vit « doublement », qu'il subit lui-même la *Spaltung*, et qu'il oscille entre ce qu'il vit réellement au monde perceptif, ou à la figuration intuitive de l'imagination, et ce qu'il vit non moins réellement dans la *Spaltung* de l'objet imaginé entre ce qui y est figuré intuitivement et ce qui y est « figuré » *symboliquement*, dans une visée intentionnelle vide d'intuition (imaginative), mais pas vide de significativité inaccomplie, voire inconsciente, qui renvoie à un objet absent (inaccompli ou, plus fortement, inconscient) dans le présent intentionnel de l'imagination. Il suffit d'ailleurs que le Moi « prenne conscience » de l'habillage de l'objet imaginé par la significativité de l'affectivité pour que sa « fascination » par l'objet imaginé disparaisse, et que l'affect lui apparaisse dès lors comme simplement subjectif ou lié à du fictif. L'objet imaginé retrouve dès lors son ancrage dans la *Leiblichkeit* du *Leib* et du *Phantasieleib*, et perd son aspect fantômatique, qui le faisait glisser vers la *Phantomleiblichkeit*, vers le fantôme d'une figuration fictive d'un objet absent. Dès lors, au fond, l'objet imaginé n'est plus là, pour ainsi dire, pour autre chose que lui, et autre chose qui ne peut précisément jamais se figurer en objet ou en caractère réel d'objet, sinon par un « effet d'illusion » ou de « simulacre ».

De cette situation, qui est celle poussée à bout du troisième cas de figure de l'ouverture, la situation des deux autres cas de figure est l'*envers*, et ce, précisément, parce qu'ici, les affects eux-mêmes liés au non positionnel du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » demeurent *inaccomplis*, tout au long du processus : les objets imaginés *font défaut* à l'exception de ceux, plus ou moins épars et fugitifs de l'imagination figurative en intuition et de ceux visés à vide par la fabulation qu'on raconte ou la fabulation que l'on se raconte. Cette fois, et c'est le cas de la *Spaltung* opérant dans les « états hypnoïdes » ou dans les « pensées inconscientes », le Moi tout entier est passé, pour ainsi dire, dans le *Bildobjekt*, et y « vit » de façon entièrement *fictive*, ou tout au moins, originairement, *non positionnelle*. Le *Leib* et le *Phantasieleib* se sont évaporés dans le *Phantomleib*, illocalisé et « atmosphérisé », et ne sont plus en œuvre, dans le cas d'états pathologiques, que pour le règlement des « affaires quotidiennes », quoique, on le sait, avec des perturbations plus ou moins importantes (sur lesquelles il nous faudra revenir dans l'examen propre de ces pathologiques) - ce pourquoi on parle généralement, dans ces cas, de la *Spaltung* de la conscience. Corrélativement, les affects eux-mêmes sont en passe

d'être « inconscients », la rêverie elle-même n'étant qu'une fabulation pouvant se dérouler toute seule à l'insu de la conscience éveillée et en principe sans figuration intuitive d'objet par l'imagination. Cela ne peut avoir lieu, cependant, que par ce que nous avons nommé une quasi-*Einführung* de ce qui y est visé, à travers des significativités, comme objets absents ; quasi-*Einführung*, où, précisément, le *Phantomleib* se substitue au *Leib* et au *Phantasieleib*. On ne sait plus qui vit quoi, et puisqu'il n'y a plus de *Leiblichkeit* d'autrui, il n'y a pas davantage de *Leiblichkeit* et de *Phantasieleiblichkeit* de moi-même ; « je vis » dans un *Phantomleib* tout comme le quasi-autrui : il n'y a plus d'objet imaginé (*Bildsujet*) impliquant au moins mon *Phantasieleib* en sa situation, le fantôme est partout et nulle part et l'esprit (la vivacité du vivre et du vécu) en est « possédé » - à cela correspond, nous le verrons une autonomisation du *Körper* dans le *Leib*. C'est cependant une autonomisation étrange, tout d'abord par ce que Freud nommait si bien « corps étranger interne ».

Peut-on dire, dès lors, que dans le troisième cas de figure de l'ouverture, le *Phantomleib* joue un rôle dans l'intentionnalité de l'objet d'imagination, mais, en quelque sorte, du côté de l'objet (imaginé), ce qui ne va pas sans se répercuter sur la *Spaltung* du *Phantasieleib* en celui-ci et le *Phantomleib*, alors que, dans les deux autres cas de figure, le *Phantomleib* joue aussi un rôle dans l'intentionnalité de l'objet d'imagination, mais cette fois, en quelque sorte, du côté du sujet de l'imagination, ce qui se répercute sur la *Spaltung* de la conscience entre elle-même et un « Inconscient » où il n'y a plus que des affects originaires non positionnels (avant que d'être reconnus comme fictifs) et des « pensées » (des *Vermeintheiten* dirait Husserl) vides de toute intuition (du moins en principe, tant que le décours de la fabulation ne s'arrête pas), et surtout en instance d'être « inconscientes », c'est-à-dire pareillement non positionnelles ? Si une telle façon de voir les choses est justifiée, on voit que le *Phantomleib* est bien plus « envahissant » dans les deux premiers cas que dans le troisième, puisque la « déconnection » par rapport à l'expérience réelle est en instance d'être complète et massive - ce qui rend d'ailleurs le troisième cas particulièrement subtil et difficile à saisir, du moins selon ce point de vue, l'affect bien réel, éprouvé dans la *Leiblichkeit* du *Leibkörper* (c'est toujours « le mien ») l'étant à propos de quelque chose qui, de par la *Spaltung* de l'objet imaginé, y « est » bien d'une certaine manière, mais fantomatique, comme un double fond non figuré de l'objet figuré, comme un caractère ou significativité infigurable ou irréprésentable de l'affect, et cette significativité est particulièrement subtile et insaisissable (c'est celle d'une *Stimmung* ou celle d'un affect de désir). Significativité *symbolique*, avons-nous dit, et elle semble bien, en effet, condenser et capturer l'affect vécu, voire même, dans le cas du désir, porter en elle le risque de contaminer ou d'effacer presque complètement l'affectivité.

Il va de soi que dans la situation « normale » (à vrai dire la seule qui ait été analysée par Husserl), c'est-à-dire là où la *Spaltung* ne se fixe pas d'une manière ou d'une autre, il peut y avoir, dans l'imminence de cette dernière, *circulation libre* entre les trois cas de figure, voire même coexistence au moins

partielle (et recouvrements) des trois - la conscience pouvant toujours « se reprendre » de ce qui est dès lors pour elle fixation provisoire dans la fiction (fiction de l'affect ou du vécu, fiction de l'objet). Il s'agit donc d'une *même structure*, celle de l'acte d'imagination et de son objet intentionnel, pour laquelle il y a en quelque sorte deux « points d'entrée » : l'un (celui du vécu affectif fictif mais pas sans « pensée ») étant l'envers de l'autre (celui du vécu affectif réel à propos d'un « habillage » par du fictif). Il est caractéristique, et nous aurons à y revenir, que ce qui ouvre proprement à la possibilité d'une telle analyse est la prise en compte de l'*affectivité*. Disons déjà que, pour nous, la raison en est que, si l'affectivité n'est pas abstraite, issue de quelque « auto-affection » mythique du *Dasein*, elle est pour le moins une apparence (au sens le plus général, qui inclut l'apparition) de la *Leiblichkeit*, et que c'est par là qu'elle peut l'être aussi bien du complexe formé par la *Leiblichkeit* et la *Phantasieleiblichkeit* que de la *Phantomleiblichkeit*. La *Spaltung* (du Moi, de la conscience) n'a donc lieu que dans la sécession active de la seconde par rapport au premier, sécession qui constitue activement ce que Freud nommait si bien *Luftschloss*, « château d'air », faisant prisonnier derrière des murs insaisissables, transparents ou invisibles.

Globalement, cette même structure est la structure de ce que Freud nomme la *Phantasie* qui *n'est pas* ce que Husserl entend par là et que nous traduisons par *phantasia*, que donc on a traduit (un peu abusivement) en français par « fantasme » : scène imaginée, précisément, selon un scénario plus ou moins fixe, où le sujet metteur en scène se retrouve aussi bien dans les personnages mis en scène, selon la circulation que nous venons de mettre en évidence dans l'imagination. Dans le fantasme, le Moi imaginant peut être conscient de son imagination mais ne pas savoir, autrement que par un affect dont la significativité d'abord (ou compulsivement) lui échappe, ce qui le fascine à ce point dans la scène (où rien n'est imaginé de ce que les personnages de la scène peuvent *quant à eux* vivre et éprouver) ; mais tout autant, en négatif, et à l'inverse, le Moi imaginant peut se perdre *dans* la scène qui peut même demeurer inaccomplie, non positionnelle, et même inconsciente, s'imaginer ce que peut vivre tel ou tel personnage secrètement marqué par la scène en « brochant une histoire » en fait empreinte du scénario fantasmatique (et la scène n'est dès lors pas nécessairement figurée en image, elle est seulement la matrice de la fabulation dont les objets sont visés à vide, dans une quasi-*Einführung*, ce qui n'exclut pas, éventuellement, son interruption momentanée, et la figuration en image de tel ou tel épisode). Les deux cas ne sont antinomiques que si, la *Spaltung* étant à l'œuvre, l'un ou l'autre point d'entrée dans la structure a été *fixé* (à l'insu du sujet) avec ses habitus et ses sens et significativités sédimentés. Insistons sur le fait, d'importance cruciale, que cette *fixation* n'est pas une *Stiftung* (institution) *symbolique*, et ce, dans la mesure stricte où elle ne s'enseigne pas et ne s'apprend pas, même si, dans la généalogie familiale, elle peut se transmettre - mais c'est toujours à l'insu des acteurs et des sujets. Ce qu'elles ont cependant de parent, c'est le fait qu'elles soient sans origine phénoméno-

logiquement assignable et comportent des habitus et des sédimentations. Mais ceux-ci constituent pour ainsi dire des « crispations » ou « rigidifications » plus ou moins locales de ce qui est par ailleurs livré par l'institution symbolique. Et, dans la mesure où l'affectivité y est en jeu, des patho-logies par fixation exclusive d'un point d'entrée dans la structure.

On voit sans peine tous les problèmes que cela pose. Une manière de les aborder est d'envisager les choses depuis la question de la *temporalisation*. Là aussi, les deux points d'entrée sont antinomiques s'ils sont pris isolément. Dans le cas où le Moi éprouve réellement de l'affect à propos de ce qui est imaginé, on peut dire que la fixation de l'imagination dans son présent intentionnel *se renforce* pour ainsi dire par l'affect réellement éprouvé qui y est suscité (l'affect constitue dans ce cas la part la plus importante de la *hylè* de l'acte intentionnel de l'imagination), au point que la scène, dans son stéréotype, paraît *comme quasi-intemporelle* et comme indéfiniment *répétable* de cette quasi-intemporalité même. Celle-ci *n'est pas*, cependant, *celle de l'eidos* (la vraie intemporalité), puisqu'elle n'est pas le condensé en congruence d'une *infinité* de variations possibles. La scène figurée n'exerce une telle fascination (laquelle éveille l'affect) que parce qu'elle est « habillée » de significativités inaccomplies, voire inconscientes, qui « renvoient » à une figuration absente, inaccomplie ou inconsciente, d'objet, et c'est par cette médiation inaperçue que la scène figurée évoque au moins tacitement tout un scénario qui pour lui-même est déjà fixé *avant même* qu'il n'y ait eu des variations imaginaires potentiellement multiples. Autrement dit, les variantes de ce scénario sont en nombre *fini*, et c'est d'ailleurs ce qui en fait la monotonie. Ils concernent la *facticité* du Moi, et non pas ce qui peut conduire l'imagination au seuil de l'*idéauté*. Certes, la scène imaginée est à sa façon un « pur possible de l'imagination », mais il n'est précisément pas « construit rationnellement » comme un pur possible d'un *a priori* éidétique en quelque sorte court-circuité d'entrée de jeu. Il échappe donc à l'éidétique, et dans le cas de la *Spaltung* du Moi et de son affectivité, c'est, nous l'avons vu, comme si, dans la scène, quelque chose, « en dissidence », de *son* affectivité, étant *fantômatiquement* figuré : c'est-à-dire aussi quelque chose, « en dissidence », de sa facticité, qui s'expose irréductiblement comme caractère ou significativité illusoire de sa singularité.

A l'inverse, dans le cas où le Moi passe tout entier dans la scène au point de vivre fictivement (d'abord dans la non positionnalité) ce qu'est censé vivre tel ou tel personnage de la scène, une temporalisation paradoxale est en jeu comme celle de la fabulation qu'on raconte ou que l'on se raconte. Temporalisation paradoxale parce qu'elle pose un redoutable problème : d'une part, elle peut paraître dans son inaccomplissement conscient, comme « inconsciente » et donc a-temporelle (c'est la non-temporalité de l'inconscient dont a parlé Freud), et d'autre part elle paraît comme pouvant ne plus être accompagnée d'objets (imaginés en intuition) de l'imagination, sans compter que, dans le cas de la *Spaltung*, la fabulation est non moins stéréotypée. La fabulation n'est donc pas une « véritable » histoire, mais en quelque sorte une « histoire fantas-

mée », passée au filtre de la non positionnalité ou de la fiction du vécu, et par surcroît sans surprise possible : pas d'événement en elle au sens (Maldiney) de « ce qu'on n'attendait pas », son déroulement n'est qu'une sorte de pseudo-déroulement, dont l'issue est déjà « connue » dès le commencement. Il s'agit donc de l'une ou l'autre des variantes de l'histoire, en nombre fini, dont nous parlions, et dont le fantasme inconscient est la matrice, autrement dit d'une histoire en quelque sorte déjà encadrée. Ou plutôt, déjà « encodée », elle est déroulement d'affects inaccomplis de « pensées » pouvant elles-mêmes être inaccomplies ou inconscientes tout en « fonctionnant » (*fungierend*) dans leur non positionnalité même, c'est-à-dire tout en « fonctionnant » comme intentionnalités imaginatives de significativités sans figuration imaginative propre en intuition. Ces « pensées », il ne faut pas les confondre, encore une fois, avec le déploiement des pensées sans affect et sans nécessaire figuration imaginative de la mathématique ou de la logique, déploiement qui relève, au moins, de l'eidétique formelle. C'est que, ici encore, se joue quelque chose de la *facticité* du sujet, et non pas quelque chose de l'idéalité. La fabulation « imaginée » sans figuration intuitive est donc comme la « formule » déjà codée de cette facticité qui peut cependant échapper à sa réflexion en conscience, qui peut donc se jouer, s'inscrire à son insu, mais se « dérouler » tout comme une « formule », par *itérations successives* de telle à telle « pensée-affect », sans que du *sens* ne s'y fasse comme temporalisation en langage - ce « sens », précisément, est dérobé par la fiction ; fragmenté et recodé dans la « formule structurale » des intentionnalités imaginatives en rapport à des significativités inaccomplies et non figurées *comme telles*, il ne se réfléchit pas en lui-même dans l'entretissage de ses rétentions et de ses protentions en mouvement sans présent assignable, et il ne s'y cherche pas à la poursuite de lui-même, car d'une certaine manière, il se possède déjà mais, pour peu que l'expression soit viable, comme significativité globale du « fantasme » (clé des fabulations), donc depuis l'ailleurs, à savoir depuis le *Phantomleib* en sécession. Autrement dit, la fabulation qu'on raconte ou que je me raconte n'est pas à la recherche de son sens, c'est une histoire déjà faite, dispersée d'un coup par éclairs dans la fictivité de l'imagination, comme la formule codée mais évaporée *de la facticité* du « sujet ». L'histoire ne se déploie donc pas en faisant du temps et du sens, mais pour ainsi dire elle se « déplie » en une succession, qui peut être extrêmement rapide, d'étapes ou de jalons, qui s'emboîtent les uns dans les autres au gré des significativités vides déjà structurés par le noyau absent (non mis en scène, fût-ce par une figuration symbolique) du fantasme (la formule) : tout y est fait nous l'avons dit, pour qu'il n'y ait pas de surprise. Bref, il s'agit d'une *formule symbolique* (en un sens général) *de la facticité* du « sujet ». La temporalisation de cette histoire est donc une temporalisation, toujours déjà symboliquement codée des « affects » et des « pensées » en fictions, de présents successifs qui n'existent éventuellement qu'en étant aussitôt fuyants en rétentions dès qu'ils ont été momentanément fixés. En d'autres termes, dans le cas où la *Spaltung* est activement opérante, ces présents successifs ne sont

précisément pas réellement accomplis, ils demeurent comme l'horizon, invisible pour la conscience, de « présents » radicalement non positionnels, où, en quelque sorte, la conscience n'a pas « le temps » de s'installer pour y viser expressément, dans ses « affects-pensées », ses objets, fût-ce à vide. Il ne s'y agit donc même plus de « présents intentionnels », mais en quelque sorte de « présents d'état » non posés, symboliquement codés et découpés par la formule symbolique de la fabulation recelée dans le fantasme inconscient. Et cela n'en est pas moins paradoxal. Il nous restera à tenter la description phénoménologique de ce qui en sera corrélatif dans les « déformations » (les « pathologies ») de la conscience. Nous savons que c'est le « processus primaire » qui, dans l'éclatement et la dispersion du sens en éclats dispersés, ne peut les tenir ensemble dans la structure du fantasme qu'en mêlant ces éclats (en réalité protentions/rétentions de sens, c'est-à-dire de langage) au gré de condensations et de déplacements qui les surdéterminent en les superposant, au mépris de la discursivité. Mais pour le montrer, il nous faudra d'abord en passer par un premier examen critique de la psychanalyse.

Pour l'instant, le moment est venu de procéder à une première mise au point architectonique. D'après ce que nous avons tenté d'établir dans *Phénoménologie en esquisses*, il faut distinguer le registre de la *phantasia*, originellement non positionnelle, du registre de l'imagination, institué sur le premier, et positionnel ou plutôt quasi-positionnel dans la mesure où l'imagination est pourvue d'une intentionnalité quasi-posant son objet (l'imaginant comme *Bildsujet*). Alors que les *phantasiai* sont, selon Husserl que nous suivons sur ce point, protéiformes, intermittentes, discontinues, surgissant par éclairs (*blitzhaft*) et surtout non présentes, alors, donc, selon nous, qu'elles ne peuvent s'inscrire que dans des temporalisations en présence sans présent assignable, et donc dans des temporalisations en langage, où, reprises comme des rétentions et des protentions *sans présent*, elles se muent déjà d'apparitions en aperceptions de *phantasia*, les imaginations en sont les présentifications dans autant de présents intentionnels d'image, c'est-à-dire dans des présents ouverts à la fois (cf. Husserl, *Manuscrits de Bernau sur le temps*, nous y reviendrons) par des protentions et des rétentions qui s'entrecroisent, et où les images ne le sont pas des *phantasiai* primitives, mais des *objets* imaginés dans l'intentionnalité (transposition architectonique corrélatrice de la *Stiftung* de l'imagination). Cela fait, comme nous l'avons mis en évidence ici même, que si quelque chose de la *phantasia* d'origine (la base phénoménologique de la *Stiftung* de l'imagination) se retrouve bien, par transposition, dans l'imagination, c'est dans la non positionnalité radicale (elle-même transposable en fiction ou *fictum* par rapport à la réalité perçue et par rapport à l'objet imaginé) d'un *Bildobjekt* qui s'évanouit devant le *Bildsujet*, ou, dans l'imagination, d'une « apparence perceptive » que je ne « vois » pas, alors que je « vois » bien l'objet imaginé. Dans la transposition architectonique qui fait passer de la *phantasia* à l'imagination, la *Phantasia* s'efface en ses apparitions ou ses aperceptions : elle ne joue plus que comme le *medium* à travers lequel s'effectue la modification, sur le mode

du *comme si* ou du *quasi*, de la positionnalité intentionnelle, medium qui va jusqu'à transposer le Moi lui-même, et le *Leib/Phantasieleib* lui-même en Moi non seulement imaginant qui se situe toujours au *Phantasieleib* mais aussi en Moi imaginé (et le *Leib* en *Phantomleib* illocalisé), ce qui a pour résultat architectonique les trois cas de figure que nous avons repérés, avec Husserl, en ouverture.

Mais plus fondamentalement, la transposition architectonique a pour résultat une situation du Moi qui est en réalité présupposée par ces trois cas de figure : cette situation est celle du *solus ipse*, c'est-à-dire du *solipsisme de l'imagination*. C'est moi qui éprouve quelque chose devant la scène imaginée, ou c'est moi qui imagine une ou des fabulations sur la base d'une quasi-*Einfühlung*, c'est-à-dire la vie et les vécus de moi comme un autre ou de tel ou tel personnage visé par la fabulation. Cela, alors même que, nous l'avons indiqué dans *Phénoménologie en esquisses*, la *phantasia* joue un rôle fondamental dans l'*Einfühlung*.

Il faut d'abord comprendre que, si dans ces cas, ce qui est imaginé dans la transposition architectonique de la *phantasia* est bien un pur possible de l'imagination mais *pas un pur possible éidétique*, c'est que, contrairement à ce que nous avons mis en œuvre dans *L'Institution de l'idéalité*<sup>6</sup>, la transposition en question n'est pas « filtrée » en quelque sorte par les schématismes phénoménologiques de phénoménalisation, donc aussi par une aperception transcendantale immédiate qui serait celle du Moi pur ou transcendantal. La « significativité symbolique » ou la « formule symbolique » (la fabulation évoquée ou racontée dans l'imagination) est celle de la *facticité* et *non pas* une variante éidétique de tel ou tel *a priori* subjectif (transcendantal). Cela devra nous engager à envisager, en régime de phénoménologie génétique, l'histoire transcendantale du « sujet singulier », c'est-à-dire ce qu'il y a irréductiblement de *facticiel* et de *non éidétique* dans toute histoire transcendantale concrète. Nous y reviendrons à propos des apories husserliennes d'une éidétique transcendantale de l'intersubjectivité transcendantale.

On peut ensuite comprendre que si, dès lors, la dimension facticielle est « libérée » dans les actes de l'imagination qui ne sont pas médiatisés ou « filtrés » par les schématismes phénoménologiques de manière à paraître comme telle ou telle variante imaginaire de tel ou tel eidos, c'est bien certes, que la *Stiftung* intersubjective a eu lieu - elle est nécessaire, nous le verrons, pour qu'il y ait individuation du Moi et de son *Leibkörper* -, mais qu'elle y est pour ainsi dire affectée d'une défaillance. On ne peut expliquer autrement l'emprise du *Phantomleib* illocalisé et « atmosphérisé » sur le *Leib* et le *Phantasieleib* qui constituent la base phénoménologique de la *Stiftung intersubjective* au terme de laquelle la *Leiblichkeit* se trouve transposée en *Leibkörperlichkeit*. Certes, dans l'imagination, le Moi et la conscience peuvent « reprendre leur liberté » par rapport aux significations et aux significativités intersubjectives, mais ils

6. *L'institution de l'idéalité*, Mémoires des Annales de phénoménologie, Beauvais, 2002.

peuvent aussi s'y trouver « coincés » dès lors que la *Spaltung* y devient opérante - on parlera alors, sans doute improprement, de « fuite » dans l'imaginaire : improprement car en réalité, personne, pas même moi, n'est « maître » de l'opération de la *Spaltung*. Personne ne peut librement, de son plein gré, effectuer la *Spaltung* de manière à se trouver, par variation, dans telle ou telle variante quelconque de l'un ou l'autre de ses cas de figure. Si ceux-ci, et leur analyse, relèvent bien de *faits de structure* de l'imagination non filtrée par les schématismes phénoménologiques, ces faits de structure, et la structure elle-même, n'ont rien d'eidétique : ils sont *rencontrés*, encore une fois, comme significativités ou formules symboliques de la facticité, et ce, c'est très remarquable, *dès lors que l'affectivité est prise en compte dans et avec l'imagination*. C'est l'affectivité seule, par ses statuts respectifs dans les cas de figure, qui permet d'attester phénoménologiquement ces faits de structure, les deux points d'entrée possibles dans la structure.

Ce qu'il faut dès lors comprendre, c'est la corrélation entre la défaillance de la *Stiftung* intersubjective et la *Stiftung* du Moi comme *solus ipse* dans l'imagination émancipée des schématismes phénoménologiques, d'une part, et l'entrée en scène massive de l'affectivité d'autre part. Dans la variation eidétique, il n'y avait pas d'autre affect, rappelons-le, que l'affect *de l'acte* même d'imaginer (ce que Husserl nomme l'*Akterlebnis*), alors qu'ici, l'affect déborde à ce point celui de l'acte qu'il est en jeu ou bien réellement (*reell*) ou bien imaginativement dans l'imagination elle-même. Et cela veut dire que l'affectivité, qui est aussi partie prenante de la *phantasia*, se trouve ici transposé architectoniquement *avec et/ou dans* l'imagination elle-même, et comme affectivité d'un *solus ipse*, soit comme affectivité réelle à propos de quelque chose de fantôme dans l'objet imaginé, soit comme affectivité fictive et fantôme à propos de l'imagination d'objets qui échappent pour l'essentiel à la figuration imaginative en intuitions (je me mets à « vivre » de façon non positionnelle la « vie » de tel personnage dont la *Leiblichkeit* est toute *Phantomleiblichkeit*). Nous retrouvons à cet égard la définition du fantasme que nous donnions dans *Phénoménologie en esquisses* : structure intersubjective de significativité *sans autrui*. C'est que, s'il n'y a pas d'autrui pour « assurer », « faire vivre » la *Stiftung* intersubjective, la *phantasia* qui y est en jeu (dans la *mimèsis* non spéculaire, active et du dedans) se transpose en la non positionnalité transparente et évanescence, fictive dès qu'elle est mise en jeu par une amorce de position (*Ansatz*), du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » dont le corrélat, dans l'intentionnalité d'imagination, est le *Phantomleib*. Il n'y a plus d'autrui, pourrait-on dire, dans la mesure même où le *Phantomleib* est illocalisé et « atmosphérisé », c'est-à-dire où il n'y a plus en lui d'ici (et par conséquent de là-bas comme autre ici) qui soit susceptible d'être *absolu*. Et c'est là, sans doute, au moins l'une des raisons pour lesquelles ce qui reste de soi (de Moi) dans la *Spaltung* (plus ou moins opérante) se retrouve *seul* dans son activité (plus ou moins consciente) d'imaginer. Il lui reste certes encore un « monde », actuellement ou potentiellement, mais pour ainsi dire transi d'imaginaire, qui



lui paraît, à la mesure de son activité, comme « le sien » propre : mais ce n'est plus le monde primordial du *Leib* primordial comme ici absolu, c'est ce que nous nommerons désormais le *pseudo-primordial*, qui est un *désert* dans la mesure où il est déserté par l'autrui concret.

C'est une chose étrange, qui fait partie de la condition humaine en ce qu'elle a de plus énigmatique, que le *Phantomleib*, le « château d'air », s'atteste phénoménologiquement avec l'affectivité. Chose étrange, dont la découverte est due à Freud, sur l'une des dimensions fondamentales de l'affectivité qui est celle de l'affectivité mise en jeu par et dans la sexualité. Si nous parlons ainsi, c'est que nous sentons bien qu'il faut pousser les choses plus loin que Freud, dès lors que nous en passons des cas de *Spaltung* à l'œuvre dans les névroses et les perversions aux cas où celle-ci est à l'œuvre, encore plus gravement, dans les psychoses. Cela suppose que l'affectivité est bien plus différenciée qu'il n'y paraît tout d'abord, qu'elle est susceptible d'être « prise » dans tel ou tel registre architectonique de *Stiftung* de multiples manières, et dans telle ou telle structure de fixation. Il faut donc se garder de la tentation freudienne de la reporter à une « quasi-nature » qui serait celle des pulsions - il ne fait pas de doute, pour nous, et nous y reviendrons à l'occasion, que les « pulsions partielles » ne soient déjà instituées symboliquement dans l'histoire transcendante du sujet, y compris dans sa dimension facticielle.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà dire ce qui suit. Si l'affectivité, encore indifférenciée et inchoative dans la *phantasia*, amorce ses différenciations par l'*expérience* que la *phantasia* fait d'autrui dans la rencontre primordiale d'un ici absolu et d'un autre ici absolu - différenciations qui seront celles de ses habitus et de ses sens sédimentés dans la *Stiftung* intersubjective, tous points qui méritent chacun un traitement et sur lesquels nous reviendrons -, elle subit un sort particulier, ou plutôt singulier, dans la transposition architectonique de la *phantasia* en imagination ; et ce, sans doute, mais il nous faudra en retour interroger et raffiner nos « instruments » d'analyse (nos « axes de coordonnées »), parce qu'il y a déjà *Spaltung* au moins implicite dans l'*acte d'imaginer*, qui est intentionnel, c'est-à-dire acte de viser (à vide ou non) un quasi-objet en imagination, donc dans le cas classique acte de « voir » cet objet « comme s'il était présent » sans voir, remarquer, ou même poser l'image (le *Bildobjekt* ou l'« apparence perceptive ») qui est censée le figurer ; cela suppose à son tour un vécu (inaccompli) *radicalement non positionnel* (dont l'effectuation de la position en lui aboutit à la nullité ou au néant par rapport à l'objet) d'un *Bildobjekt* ou d'une « apparence perceptive » précisément « invisibles » *comme tels* parce que eux aussi non positionnels, mais phénoménologiquement attestables par l'affectivité. Dans un cas, il s'agit d'une affectivité *réelle* rentrant dans la conscience, tout au moins dans l'un de ses « secteurs » (d'où la *Spaltung* du Moi), encore que l'attache de l'affectivité à tel ou tel caractère ou à telle ou telle significativité figurée en imagination lui demeure énigmatique, voire singulière, parce que d'autres significativités, absentes de par leur inaccomplissement ou par leur inconscience, lui demeurent

dérobées ; ces affects sont donc vécus *en excès* par rapport aux *actes intentionnels conscients* du Moi. Il s'agit dès lors d'une affectivité réelle (vécue) du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » fantômatique, à même l'objet intuitivement imaginé qui en est « habillé ». Dans l'autre cas, il s'agit d'une affectivité originairement non positionnelle (et *a posteriori* fictive) parce que « capturée » ou « incluse » dans la non positionnalité du *Bildobjekt* ou de l'« apparence perceptive » qui ne s'y rapportent plus dès lors à un *Bildsujet* ou à un objet imaginé en intuition. Celui-ci est visé à vide, est non figuré intuitivement par et pour l'imagination, mais seulement « pensé » dans des intentionnalités imaginatives de significativité sans objet. Corrélativement, c'est cela même qui atteste phénoménologiquement, dans les deux cas, le *Phantomleib*, strict correspondant transposé du *Phantasieleib* dans l'imagination, ce qui reste malgré tout du *Phantasieleib* dans la transposition, à la mesure de la sévérité de la *Spaltung*, demeurant lié au *Leib* et par là au *Leibkörper* institué dans la *Stiftung* intersubjective, mais ne faisant plus de ce dernier, et du Moi qui l'habite, et qui y est plus ou moins consciemment actif, qu'un *Leibkörper* et un Moi solitaires, « possédés » par le *Phantomleib*, et un Moi dont il n'y a plus que la significativité ou la formule symbolique - on comprend que cela puisse aller jusqu'à la « dissociation » du *Phantomleib* et de la *Leiblichkeit* dès lors quasiment réduite à la *Körperlichkeit* comme dans la schizophrénie.

Si l'on peut dire, comme P. Fédida, de la découverte freudienne, qu'elle est la découverte de ce que l'homme peut être « malade de sa sexualité », on voit que cette « maladie », du point de vue phénoménologique-transcendental, trouve sa « matrice » dans la dissidence « du voir » et de l'affectivité dans l'imagination, dissidence par laquelle, précisément, contrairement à ce qu'on a pu croire classiquement, l'imagination, qui contient toujours les deux dimensions « en dissidence », n'est pas un acte exclusivement *théorique* (nous y reviendrons dans la critique que nous entreprendrons de l'anthropologie de Binswanger). Si elle joue essentiellement ce rôle dans ce qui est l'institution de l'idéalité, en tant que, par une *epochè* radicale mais implicite, elle y est disciplinée par les schématismes phénoménologiques, elle ne le joue pas *en général*. Le reconnaître est accrédi-ter la découverte freudienne en un autre sens : c'est reconnaître *le rôle fondamental de l'imagination*, et donc de la *fiction*, dans l'existence humaine, ne pas la rabattre à quelque figuration et quasi-présentation de la *Vorhandenheit*, y trouver au contraire l'un des lieux paradoxaux où notre affectivité s'atteste précisément de façon paradoxale - c'est-à-dire remarquable et analysable. Car il faut bien comprendre que dans le cas où plus aucun objet n'est clairement ou plus ou moins obscurément imaginé (figuré intuitivement en imagination), mais seulement « pensé » de façon cependant fictive, il ne s'agit pas d'un retour de l'imagination à la *phantasia* et à l'affectivité inchoative qui en est coextensive, mais tout au contraire d'une imagination en quelque sorte tronquée, et *codée* symboliquement selon ses « affects » et ses « pensées ». Là, la *phantasia* n'est plus que comme le médium vide de leur irréalité, l'élément (comme l'air ou l'eau) qui les modifie

originellement sur mode du « comme si » : cela peut aller jusqu'au « vivre fictif » d'une « histoire fictive ». Il faudra donc aussi se garder de rapporter l'imagination à une « fonction », qu'elle soit vitale ou autre. Car, comme l'ont remarqué aussi bien E. Lévinas que H. Jonas, l'imagination n'a aucun rôle utilitaire. Pour retourner l'expression que nous citons de P. Fédida, l'homme est peut-être aussi « malade de son imagination », de l'« excès de la vision » sur l'affectivité ou tout aussi bien, réciproquement, de l'excès de l'affectivité sur la « vision », excès qui presque fatalement s'atteste dans l'imaginaire, alors que tout serait trop simple, et pour ainsi dire plat, si nous ne faisons que nous rapporter au monde par la perception, ou de façon plus subtile seulement en apparence, à la *Zuhandenheit* de l'objet d'usage et à la *Vorhandenheit* de l'objet perçu dans son indifférence à l'usage.